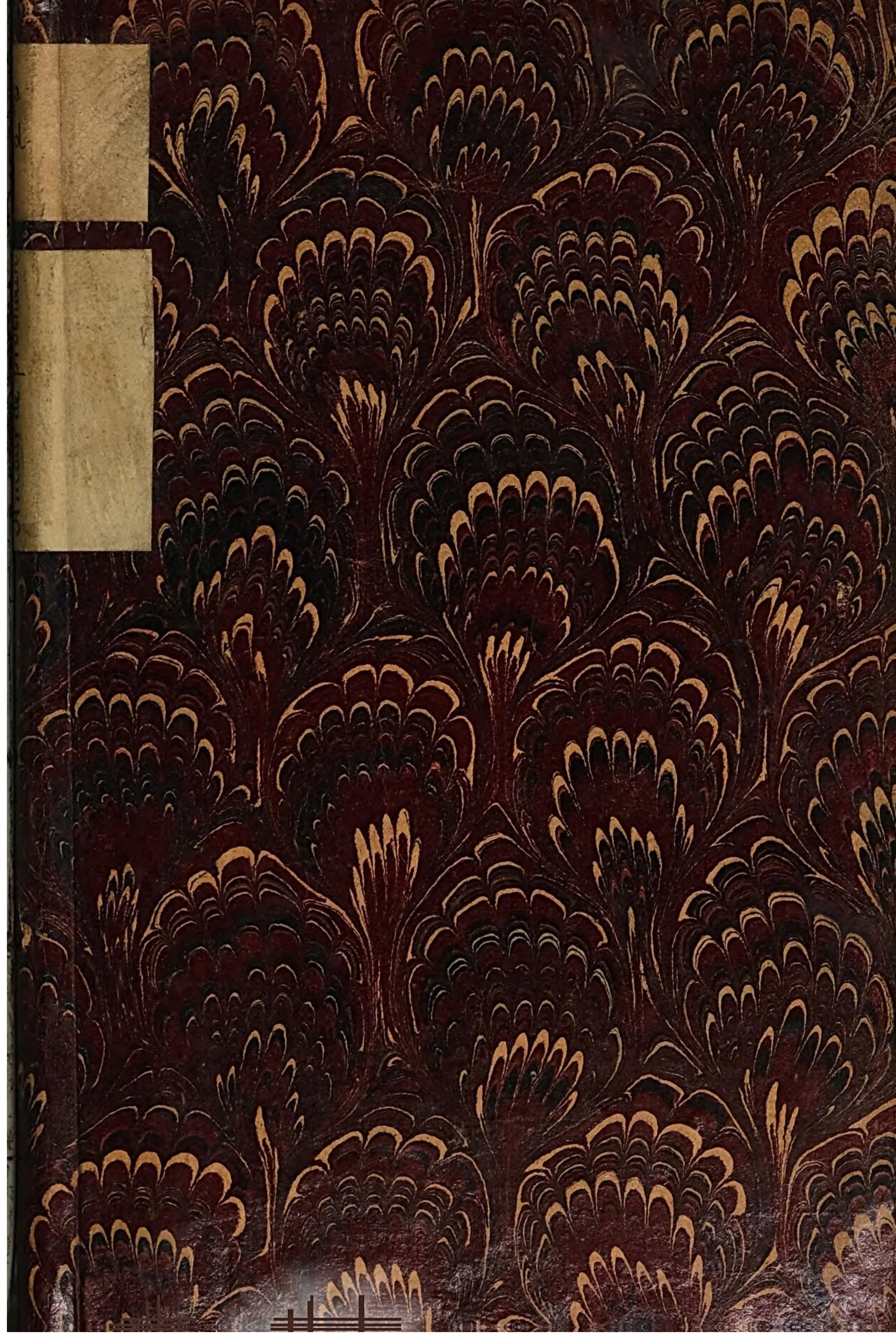




Paed. 7

Bip.

ESSAI SUR LES MOYENS

d'exciter & d'entretenir l'amour du
prochain dans le cœur des jeunes
gens destinés aux grandes digni-
tés, ou à posséder de grandes
richesses.

*Pièce qui a remporté le prix de l'Académie
des Sciences & des Arts de PADOUE.*

P A R

M. L I E B E R K Ü H N,

Professeur à Neu-Ruppin.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

P A R

M. W E I L E R, *Licentié ès Loix,*

Του βίου, καθάπερ αγαλματος, πάντα
μερη καλά είναι δει.

SOCR.

A STRASBOURG,

A LA LIBRAIRIE ACADEMIQUE.

1 7 8 7.

Avec Approbation.

P. 100.

Bip.

ESSAI SUR LES MONTAGNES

d'exister & d'entretenir l'homme du
propre & des autres des terres
de la montagne aux plaines de la
mer ou à portée de grandes
rivières.

Puis de la montagne à la mer
des chemins & des rivières.

P A R

M. LIEBOWITZ

Professeur à l'Université de Berlin

TRADUIT DE L'ALLEMAND

P A R

M. W. E. L. E. R. L. E. R.

Le livre est imprimé par
M. W. E. L. E. R. L. E. R.

A LA BIBLIOTHEQUE
ACADEMIQUE

PARIS

A SON EXCELLENCE

Madame la Baronne

D'OMPTEDA.

Madame

JE sens combien la tâche que je me suis imposée par cette petite traduction est audessus de mes faibles talens; mais encouragé par le zèle d'être utile au public, & animé par le but de mon auteur, qui ne tend qu'à diriger le cœur de la jeunesse vers les sentimens d'humanité, & vers cette générosité d'ame, qui rend VOTRE EXCELLENCE Elle-même l'ornement

de la société; j'ai cru devoir écarter
toute appréhension, & Vous supplier,
Madame, d'agréer les prémices de mes
efforts littéraires; ils auront un relief
bien plus grand, & ils me deviendront
bien plus précieux, si Vous daignés
les envisager comme le tribut de la
reconnaissance, que je dois à vos
bontés.

Je suis avec un profond respect

Madame

DE VOTRE EXCELLENCE

le très-humble & très-obéissant

Serviteur

WEILER.

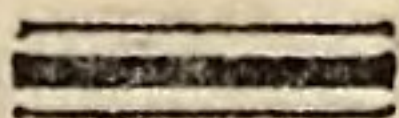


AVIS DE L'AUTEUR.

*J*E ne puis laisser ignorer à mes Lecteurs que Mr. le Comte BETTONI de Brescia est le fondateur du prix accordé à ce traité. Cet homme respectable réunit aux lumières les plus profondes le zèle & la bienveillance la plus active pour le bien-être de ses concitoyens ; sa vie ne présente qu'un tissu d'actions nobles & bienfaisantes. On ne saurait mieux s'en convaincre qu'en jetant un coup d'œil sur le fragment d'une lettre que Cesarotti, Secrétaire de l'Académie des Sciences de Padoue, un des Savans les plus célèbres de l'Italie, m'a

*fait l'honneur de m'écrire, que je préfère
de rapporter ici dans sa beauté & dans sa
force originale plutôt que d'en donner une
traduction imparfaite.*

„Caeterum quod Bettonium nostrum
„extollendum laudibus ac prope colendum
„existimas, & sapias mehercule & mecum
„facis. Nullum profecto humanitatis,
„pro qua tantopere laborat, nobilius ex-
„emplum, quam is ipse. Solenne nimi-
„rum ei viro magnam suorum redituum
„partem aliorum commodis promoven-
„dis impendere; ingenia propositis prae-
„miis ad bene de hominibus promeren-
„dum incitare; tenuiorum optimae in-
„dolis filios in publicis gymnasiis sua
„impensa alere; levare colonorum aeru-
„mnas; rusticanos homines objecta lu-
„celli spe atque adeo excitatis gloriae



„igniculis ad agros strenue atque utili-
„ter exercendos allicere; consilio, ora-
„tione, opera, qua datur, juvare sin-
„gulos — haec homini venatio, haec
„alea, hic luxus, hae Veneres! Neque
„vero is est, quem aut otiosorum dicte-
„ria, aut ingratus pravorum animus,
„aut plurimae, quae passim occurrunt,
„difficultates ab optimis inceptis deter-
„reant. Unica quippe ei benefactorum
„merces, bene facere; unicus laudator,
„cui sese probare gestiatur, conscientia!
„Praeterea cultum ei bonis artibus in-
„genium, expoliti mores, mira aequa-
„nimitas, mira comitas, multus etiam
„ingenuus lepos, prorsus ut humanita-
„tem in animo insitam in convictu,
„in verbis in ore ipso prae se ferat. Non-
„nulla sunt etiam ab eo scripta quanti-
„vis pretii ad agrariam rem pertinentia,
„quorum tibi indicem Italice scriptum ad-

„ jecta pagina exhibeo. Ejus itaque vi-
„ ri nomen proferre in medium, debito-
„ que praeconio profequi me quidem au-
„ ctore ne dubites. Nefas quippe fuerit
„ ejus modestiae in hoc morem gerere;
„ praesertim cum fieri possit, ut privati
„ hominis neque opulentissimi exemplum
„ beatioribus pudorem incutiat, eosque
„ ad solidam gloriam levi jactura sibi com-
„ parandam alliciat. —

Opere del Conte Carlo Bettoni.

Progetto per preservare i Mori della
corrente epidemia. Brescia 1776.

Nuove osservazioni e sperienze del Co.
Bettoni in aggiunta al suo progetto
per preservare i Gelsi dall epidemia.

Altre nuove osservazioni sopra lo stesso
progetto.

Penfieri fopra i fornelli di feta. Bre-
fcia 1777.

Penfieri ful Govèrno de' Fiumi (grosso
Vol. in 4.) Brefcia 1782.

Premi propofti dal Sigr. Conte
Carlo Bettoni.

Premio di 100 Zecchini fopra il quefito :
Trovare i mezzi piu atti ad accen-
dere e confervare la paffione del bene
degli uomini nell animo di que' giova-
ni , che dovranno un giorno effer po-
tenti per autorità o per opulenza.

Premio di 100 Zecchini, per chi fcrive-
rà meglio 25 novelle in profa fopra
fatti o reali, o immaginati adatte alla
capacità dei fanciulli dagli otto fino
ai 12 anni, e atte ad inamorarli delle
virtu fociali.

Premio di 50 Zecchini per trattare il fe-
quente argomento : fe fi provi con la

ragione e con la speranza, essere veramente utile o no a preservare i gelsi della presente epidemia, il riservarne alternativamente una tanta parte ogni Primavera per usar poi delle loro foglie in Agosto e in Settembre, incominciando appunto intorno alla metà di Agosto una seconda educatione di Bachi da seta, e se questa riuscir possa praticamente vantaggiosa o no alla rurale economia,





INTRODUCTION.

LA nature a mis dans l'homme deux penchans propres à le porter à l'activité & à la perfection. L'un est l'amour de son être, qu'on appelle *amour propre* ; l'autre l'amour du prochain, qu'on appelle *bienveillance*. Le premier a directement pour objet le bonheur de soi-même, & le second, quoiqu'il semble n'avoir d'autre mobile que le bien-être d'autrui, devient néanmoins réversible sur celui qui l'exerce, en augmentant sa propre félicité par la satisfaction, qu'il ressent d'avoir fait le bien. Ces deux penchans sont donc un bienfait de la Divinité également efficace pour le développement des plus nobles facultés de notre ame, & il est certain que sans l'impulsion, que nous ressentons

pour notre propre félicité, nous ne serions que des êtres dépourvus d'activité : de même que dénués de sentimens d'humanité, nous ne saurions atteindre à ce haut degré de perfection, qui étant l'effet d'une bienveillance générale nous rapproche infiniment de la Divinité.

Nos Philosophes sont convenus depuis longtems, que l'amour propre raisonnable est la principale de nos inclinations. Ils ont trouvé qu'elle est celle, dont toutes les autres dépendent, que même les efforts les plus nobles des cœurs bienfaisans en proviennent, & que la vertu la plus pure peut chercher son aliment dans le doux sentiment de sa propre perfection & de son bonheur. Ils ont fondé sur ces remarques une morale sublime, dont la première loi fondamentale est la perfection de soi-même. Mais quoique cette règle ne paraisse être au premier abord, que celle d'un égoïste, elle n'est cependant aucunément contraire aux assertions précédentes ; puisque ces mêmes moralistes en ont aisément déduit tous les devoirs de l'homme tendans à

l'utilité publique, & ont montré jusqu'à l'évidence l'harmonie des vérités morales.

Ces réflexions font déjà une preuve bien forte, que l'amour propre & l'amour du prochain ne sont point opposés; puisqu'au contraire l'un ennoblit l'autre, & que les sacrifices apparens, que le dernier exige quelquefois de notre part, deviennent enfin la source d'une plus grande félicité. L'ame dans laquelle ces deux impulsions opèrent avec une divine harmonie, faisant consister son bonheur dans une liaison intime avec celui de ses frères, se sent doublement attachée à eux par les liens de la nature; alors elle jouit de son existence d'une manière plus éminente. Quelle union précieuse que celle de l'amour propre & de la bienveillance! quelle bienheureuse & céleste harmonie!

L'expérience nous apprend aussi que l'inclination, que l'on a de rendre heureux ses semblables, & d'adoucir leurs maux, n'est pas moins naturelle à notre cœur, que l'amour-propre; quand même cette inclination lui seroit subordonnée,

elle devient de tant de manières différentes la source de notre propre félicité, elle est partout si étroitement liée à tant de nobles instincts de notre nature, & le Créateur a mis dans notre cœur tant de ressorts pour la faire agir, qu'il n'y a qu'une éducation dépravée qui puisse ou affaiblir ou étouffer dans certaines âmes ce penchant divin.

L'ami des hommes eut donc une idée bien grande & bien noble, lorsqu'il proposa & fonda des prix pour contribuer à faire approfondir solidement les moyens capables d'exciter & d'entretenir l'humanité principalement dans le cœur des enfans riches & de distinction. Cette idée devient encore plus importante, quand on considère, que c'est justement chés ces fortes d'enfans, que ce penchant bien-faisant est susceptible par l'éducation, qu'ils reçoivent, d'être plus facilement étouffé, que chés d'autres enfans d'une naissance moins distinguée, puisqu'ils ont à la fois les moyens & l'occasion propre de travailler avec plus d'activité au bien de leurs semblables.

Rempli de l'importance de cet examen, & fortifié par l'espérance agréable de contribuer en quelque chose à la culture & à la perfection de mes semblables, je prends la hardiesse de mettre sous les yeux de l'illustre Académie de Padoue mes idées sur la question philanthropique, qu'elle vient de proposer. Je crois ne pouvoir mieux satisfaire à ses demandes, qu'en examinant

- 1) Quelles sont les impulsions générales de la nature, qui portent l'homme à l'humanité?
- 2) Quels sont communément les obstacles, qui s'opposent à ces impulsions dans les enfans destinés à de grands emplois, ou qui ont de grandes richesses à espérer?
- 3) Quels sont les moyens les plus propres à surmonter ces obstacles & à fortifier dans leurs cœurs les impulsions de la nature?

PREMIÈRE SECTION.

Quelles sont les impulsions générales de la nature, qui la portent à l'humanité?

CETTE recherche est par deux raisons importante au but de ce traité; elle nous convaincra, que le penchant, qui nous porte à l'humanité, est profondément imprimé dans notre nature — & que c'est de cette nature même que doivent être déduits les principes, qui peuvent exciter ce penchant bienfaisant.

1) Le premier fondement de l'humanité est ce sentiment sympathique que chaque être sensible ressent pour les autres de son espèce; cette sympathie se repand sur toute la création animée, la mère-nature ne l'a pas même refusée aux bêtes. Cependant l'homme en est pourvu davantage que ne le sont tous les autres êtres, & il n'est aucune creature, aussi fortement attachée par ce lien involontaire à ses semblables, que l'est l'homme à ceux de son espèce. Il ne saurait être ni indifférent à leurs maux, ni insensible à leur bien-être. Le nerf sensitif de son cœur est involontairement agité à la vue des souffrances, ou de la satisfaction des autres hommes; il n'y a que l'homme devenu misanthrope, qui puisse enfin fermer son

cœur à ces impressions sympathiques. La nature a mis en nous par une disposition physique cette sensation; l'expression de la douleur est déjà d'elle-même physiquement désagréable à la vue & à l'ouïe, tandis que les sens sont toujours flattés par les marques de la sérénité, & par les accents de la joie. Sans doute, qu'il y a de même ici, comme partout dans la création, une infinité de degrés & de différences; un genre nerveux plus délicat est plus susceptible d'être affecté, la sympathie est en raison de l'organisation. Cependant cette sensation physique n'est pas la seule source de cette participation involontaire de notre cœur au bien & au mal de nos semblables; elle résulte aussi en particulier de la sensation des mêmes besoins, des mêmes forces & des mêmes penchans, que nous avons en commun avec eux; ainsi que de la facilité, avec laquelle nous pouvons à l'aide de notre fantaisie nous transporter dans toutes les situations & dans tous les états, dans lesquels nous voyons les hommes. Nous sommes forcés d'aimer l'être dont l'essence ressemble à la nôtre; ses sensations, ses desirs, ses espérances, ses prétentions sont conformes aux nôtres; le roi sur son trône & le pauvre dans sa cabane sont également assujettis aux vicissitudes humaines. C'est ainsi que l'homme est constitué, à moins qu'une éducation dépravée

ne l'ait rendu égoïste, ou ne l'ait privé d'une certaine expérience des choses humaines. Rien n'est plus naturel à l'homme que le sentiment de compassion pour les maux de ses semblables, ou celui de la gaieté pour ce qui leur est agréable.

2) Nous trouvons encore une nouvelle source d'humanité dans l'observation que nous faisons de certaines perfections, dont nous retirons quelque plaisir & quelque utilité. Nous ne saurions voir aucun être sans sentir quelque penchant pour lui, y trouvant nous-mêmes une source, d'où découle notre satisfaction & notre avantage; nous aimons même les bêtes, qui servent à nos commodités & qui nous font de quelque profit, & quand même nous ne supposerions pas à un animal l'utilité nécessaire pour nos besoins nous ne laissons pas que de l'aimer; & qui plus est, ce penchant naturel s'étend même jusques sur des objets inanimés. Ce sentiment acquiert encore bien plus de force lorsque nous faisons attention, que nous dépendons absolument de l'application, de l'habileté & de la bonne volonté de nos semblables & surtout lorsque nous apprenons à connaître, combien nous serions malheureux, si nous étions abandonnés à nous-mêmes & privés de leurs secours; de là provient cette reconnaissance, dont nous nous sentons pénétrés pour ceux, avec

lesquels nous vivons, ainsi que pour les grandes & les petites sociétés d'un état, dans lequel tout ce qui s'y trouve ne cesse de contribuer à notre bien-être; ne fut-ce que par des voies médiate. Cette source inépuisable de réflexions utiles & de sentimens philanthropiques est en outre fortifiée & ennoblie par le penchant naturel, qui nous porte à la reconnoissance, & qui, en ne s'étendant même que sur ceux, qui nous font du bien, ou qui en ont l'envie, ne laisse pas que d'augmenter l'inclination générale, que nous nous sentons pour nos semblables.

3) Ainsi à mesure que notre raison & le sentiment moral se développent en nous, les agens de la bienveillance commencent à se multiplier dans nos cœurs. C'est un sentiment bien doux & bien pur que celui, qui accompagne chacune de nos inclinations bienfaisantes & de nos bonnes actions; oui, il est si doux & si satisfaisant de pouvoir dire à soi-même: tu as fait tel sacrifice pour contribuer en quelque chose au bonheur de ton prochain par un pur excès de bienveillance, qu'il est des ames, auxquelles de telles actions ont fait oublier leur propre bonheur. Comment un cœur humain & sensible pourrait-il avoir d'autres sentimens? Il jouit à cet aspect du sentiment de sa propre perfection & en même tems de celles, que ses

efforts bienfaisans ont produit. Il faut avouer que le nombre des sentimens agréables découlant de tant de sources précieuses doit être ici très considérable, ils doivent être susceptibles d'une jouissance bien plus grande, surtout lorsqu'ils sont agités par quelques désagremens, qui, comme nous le savons par des raisons tirées de la Psychologie, donnent encore plus de vigueur à la principale sensation. Delà cette satisfaction générale, que nous ressentons des actions généreuses & philanthropiques d'autrui; & quoique l'approbation que nous leur accordons ne nous porte pas toujours à faire de pareils efforts, elle sert cependant à prouver combien la bienveillance est naturelle & agréable au cœur humain. Il est bien vrai que la noblesse de cette sensibilité se montre sous différens degrés; l'amour propre dégénéré, par exemple, est capable de détruire presque entièrement ces penchans bienfaisans & de rendre le cœur insensible à l'impression des actions les plus nobles; mais la répugnance, que l'on se sent pour de tels cœurs, prouve déjà qu'ils font une exception aux règles de la nature, & qu'ils ont dégénéré de la noble origine d'où ils proviennent. Aussi n'a-t-on qu'à considérer attentivement la vie des hommes qui n'est point encore infectée du poison de l'amour propre, l'on y trouvera les traits les plus désintéressés de leurs cœurs, n'ayant d'autre source que celle qui

provient d'un penchant général pour l'humanité. En effet, pour peu que l'on veuille faire attention à la disposition de notre nature, ou aux exemples que nous avons de certaines âmes bienfaisantes, on trouvera très-vraisemblable l'idée sublime du grand LEIBNITZ, „ que la nature humaine peut parvenir à un si haut degré de perfection, qu'alors la vertu lui devient un besoin aussi pressant, qu'à un ivrogne celui de boire. „ Il s'ensuit delà, qu'à mesure que notre raison se perfectionne & que l'horizon de nos expériences prend plus d'étendue, nous apprenons non seulement à mieux connaître & à estimer l'influence & les suites des actions bienfaisantes, mais encore à trouver plus de satisfaction & de charmes dans les efforts généreux, qui tendent au bonheur de nos semblables; ainsi que tout se trouve enchainé & lié dans le monde physique, de même en est-il dans le monde moral. Plus l'esprit pénètre le tissu infiniment varié des causes & des effets produits par de bonnes actions, plus le cœur sent la nécessité de régler ses penchans & ses inclinations d'après les lumières, qu'il aura acquises. Sous ce point de vue, la force & la perfection de l'esprit seront d'une grande importance pour le moral, quand même il seroit arrivé que des

génies supérieurs, dont l'esprit aurait été mal dirigé, en auraient fait quelquefois un usage pernicieux pour la société.

4) L'homme cependant peut se former des idées bien plus sublimes & avoir des motifs encore plus pressans pour faire le bien de l'humanité. Il peut par un esprit éclairé parvenir en quelque sorte à la connaissance des qualités & des vues de l'Etre Suprême, qui nous créa tous pour le bonheur, & il peut ensuite fortifier & consacrer par la religion les plus nobles penchans que Dieu lui a inspirés. Dieu est un père plein d'amour pour tous les hommes; & nous, qui par ce grand rapport sommes frères, tous destinés aux mêmes espérances & aux mêmes béatitudes, & qui par un amour & une assistance mutuelle sommes uniquement susceptibles de la perfection, à laquelle l'Etre Divin nous a destinés, nous ne saurions nous rendre dignes de ses bienfaits & de sa grace, & nous rapprocher de lui, qu'en remplissant fidèlement ses vues sur le bien général; il n'y a aucun homme, de quel état, de quel peuple qu'il soit, qui se trouve exclus de son amour. Plus j'ouvre mon cœur, plus ma bienveillance & mon activité embrassent d'individus, de familles, de villes, de pays & de peuples; & plus je remplis la loi suprême de l'Etre Divin, qui

m'impose l'amour du prochain. Quelles vérités sublimes ! combien n'éclairent-elles pas l'esprit & combien ne disposent-elles pas le cœur à participer au bien-être des hommes ! Certainement elles ne peuvent manquer de développer le germe de cet amour du prochain dans ceux, qui dès leur jeunesse les ont considérées & respectées. L'homme peut-il concevoir une idée plus sublime, & tendre à une fin plus noble qu'à celle de se rapprocher de la Divinité, qui est le principe de toutes les perfections & dont l'essence est la sagesse & l'amour. Oui, nous approchons de sa grandeur, à mesure que nous contribuons au bonheur des autres hommes, soit en général ou en particulier, à mesure que nous rendons leur bien-être inséparable du nôtre & que nous faisons tous nos efforts pour leur être utiles. La religion cependant nous offre encore un puissant mobile pour nous porter à l'humanité dans la doctrine de l'immortalité de l'ame, & par la certitude qu'elle nous donne d'une récompense future. Si nous reconnaissons que des inclinations & des actions bienfaisantes sont toujours une source féconde de béatitude pour nos esprits, & si nous devons encore voir au-delà du tombeau les bons effets de ces actions ; si l'ami des hommes, qui fit & souffrit beaucoup ici bas pour ses frères, peut espérer une récompense éternelle, qui le

dédommagera infiniment de tout renoncement à soi-même & de toute espèce de sacrifice; tout cela, ne doit-il pas fortifier sa bienveillance & rendre son amour du prochain encore plus actif? La vertu a souvent à combattre ici bas contre des difficultés & des obstacles, sous lesquels elle succomberait, si un regard solide vers Dieu, vers l'immortalité & une récompense future ne lui inspiraient un nouveau courage. O service bien-faisant rendu par la religion! De quelle tranquillité douce & sublime ne jouit pas par-là le cœur humain! Voilà, ce me semble, les impulsions les plus générales & les plus fortes de la nature humaine vers l'humanité. Elles se développent peu-à-peu selon l'ordre, dans lequel je les ai indiquées, c'est-à-dire, à mesure que l'esprit & le cœur humain se développent, & quoique ces impulsions soient dans les individus plus ou moins actives, l'on peut pourtant soutenir, qu'elles ne laissent pas que de porter à un certain degré chaque ame à l'humanité. Tantôt c'est la religion, tantôt c'est la sympathie naturelle, ou le sentiment moral perfectionné, qui excite de préférence dans certaines personnes ce penchant divin & y entretient sa flamme pure. Plus les motifs, qui nous portent à cette inclination, seront conformes à la moralité, plus elle sera noble & pure.

Il y a encore plusieurs autres ressorts secondaires dans la nature humaine qui peuvent émouvoir l'humanité. Tels sont l'amour de la gloire fondée sur la raison, l'inclination que nous avons à nous procurer certains avantages d'une manière permise, par l'appui que nous avons occasion de prêter à nos semblables, l'amitié, l'amour de la patrie, une affinité particulière de religion &c. Mais ces sortes d'aiguillons ou n'influent pas si généralement ni avec tant d'efficacité sur la bienveillance, ou peuvent même être un obstacle à l'humanité en général, à moins qu'ils ne soient dirigés & fixés par les lumières de la raison. Je n'ai cependant pas cru devoir les passer sous silence, parce que dans des cas particuliers ils peuvent contribuer à faire naître des sentimens humains & produire de nobles actions. Il s'ensuit de là, que dès que le sentiment d'humanité est affaibli ou étouffé dans un homme, de grands obstacles doivent nécessairement s'être opposés aux ressorts généraux qui dirigent ce penchant, & ces obstacles proviennent toujours de mille causes différentes, telles que d'une organisation défectueuse, d'un amour propre outré, d'un défaut d'expérience & de lumières, ou faute d'avoir contracté de bonnes habitudes & de n'avoir jamais eu de bons exemples sous les yeux, ou enfin du défaut de sentimens religieux. Mon but est

donc de rechercher les causes générales de ces obstacles jusques dans leurs sources, de montrer ensuite de quelle manière ces mêmes obstacles peuvent être le plus facilement surmontés & comment on peut parvenir à fortifier ces ressorts: je ferai en sorte de ne point m'écarter ni du point de vue qui m'est prescrit, ni de passer les bornes, qu'exige la question proposée.

SECONDE SECTION.

Quels sont les obstacles, qui étouffent ordinairement les sentimens d'humanité dans les enfans destinés à de grands emplois ou qui ont de grandes richesses à espérer ?

SI l'on considère avec quelque attention l'éducation ordinaire des enfans riches & d'une naissance distinguée, l'on verra facilement, que les principales causes, qui les privent de sentimens d'humanité sont celles qui suivent.

1) On distingue déjà dès le berceau même les enfans riches & de condition, d'avec les enfans moins riches, & d'une naissance moins relevée que la leur, tant par l'habillement que par les plaisirs & par les commodités qu'on leur procure, & enfin par toute leur façon de vivre.

Ils apprennent de bonne heure à croire, qu'ils sont des êtres plus importants que leurs semblables, & cela avant que d'avoir acquis cette force d'esprit nécessaire pour porter un jugement sain sur la véritable valeur des choses. Cela ne peut donc produire en eux, que de l'indifférence & du mépris pour tous ceux, qui ne jouissent pas des mêmes avantages qu'eux. Joignés à cela un nouveau mal, suite naturelle d'une trop grande indulgence ; ces enfans deviennent mols, opiniâtres & s'accoutument à tant de besoins, qu'ils s'énervent de manière à ne plus être capables de se priver de la moindre chose, ou de rien accorder à l'humanité. C'est ainsi qu'une trop grande complaisance pour les enfans anéantit en eux l'amour du prochain & détruit sensiblement la sympathie qui commence à germer dans leurs cœurs.

2) On leur inspire un certain orgueil de famille, en leur faisant sentir la supériorité de leur origine. Souvent, il est vrai, cela arrive dans la vue d'enflammer dans leurs cœurs une noble ambition ; mais cette pratique réunit rarement la précaution & la prudence requises. Dès lors l'enfant de distinction se croit un être plus parfait que ses égaux, parce que le sang d'illustres ayeux coule dans ses veines. On le lui repete si souvent & cela avec tant d'emphase, qu'il faut absolument qu'il naisse en



lui un sentiment de mépris pour tous ceux, qui ne sont pas, comme lui, d'une naissance distinguée. Comment de pareils sentimens peuvent-ils s'assimiler avec l'amour du prochain? Qu'il est aisé de sacrifier à notre ambition & à notre intérêt un être, que nous méprisons intérieurement.

3) Ils n'apprennent jamais assez à sentir leurs besoins, ni combien ils dépendent de l'art de l'industrie & de la bonne volonté d'autrui. Tout le monde s'efforce de prévenir leurs desirs & de satisfaire leurs penchans, avant que d'avoir encore appris à sentir les inconvéniens, qui en résultent. Ils sont ordinairement trop bien servis & trop bien soignés; c'est ce qui les rend impérieux; & accoutumés, à être servis par des hommes, ils finissent par être indifférens à leur égard.

4) On leur laisse trop de supériorité & d'arrogance envers les domestiques ou d'autres gens du commun. La dureté, avec laquelle les enfans de grandes maisons osent communément traiter les domestiques, est une source d'une infinité de mauvais penchans, presque généralement méconnue; d'un autre côté l'adulation & l'obéissance aveugle, auxquelles ces gens sont forcés de se soumettre, pour ne pas déplaire aux parens & aux enfans, leur sont éga-

lement pernicieuses. Le résultat d'une pareille conduite ne peut donc qu'exciter en eux des sentimens de mépris & bannir de leur cœur les sentimens d'humanité.

5) Les parens leur inspirent dès leur bas âge des idées fausses & outrées ; les enfans n'apprennent point à connaître ni le vrai mérite des hommes, ni la valeur des choses. Ils se persuadent bientôt, que l'argent est l'équivalent de toutes les vertus ; parce que tous ceux, qui les entourent, sont avides de richesses, & que personne ne veut se donner la peine de rectifier leurs idées, ni leur en faire apprécier le véritable usage. D'ailleurs ils ne laissent pas que de remarquer de bonne heure, que l'argent est le seul mobile propre à satisfaire presque tous les penchans, ils fucent pour ainsi dire avec le lait l'espérance de posséder un jour ce remède spécifique, alors ils ne peuvent se résoudre à rechercher l'amour des hommes, dont ils peuvent si facilement acheter les services.

6) Leurs parens & leurs gouverneurs excitent dans leurs cœurs des sentimens, qui flattent leurs passions, tels que l'ambition, l'envie, l'intérêt & plusieurs autres de cette espèce, au lieu de ceux d'humanité, de générosité & de complaisance. Les premiers

s'étant une fois emparés de leurs cœurs, détruisent de deux manières le germe de l'humanité & des autres penchans précieux qui lui sont analogues, soit par une réaction qui leur est directement opposée, soit par la destruction totale des autres sentimens & inclinations qui émanent du cœur. L'ame humaine ne saurait agir avec une égale force de deux façons contraires ; sa force, qui est bornée, s'épuise dans l'amour propre, quand cette passion dominante est passée chés elle en habitude. C'est ainsi que l'ambition attire, pour ainsi dire, à soi tous les autres fucs moraux, tandis que les autres branches du corps moral se dessèchent. L'ambitieux est accoutumé à ne rapporter tous ses efforts qu'à sa splendeur, il se regarde comme le centre de son activité & comme le but de toutes ses entreprises ; on ne sauroit donc espérer de lui des sentimens purs d'humanité, s'il n'a pas l'espérance d'être loué, ou que ses bonnes actions fassent éclat en contribuant au bien de son prochain ou en adoucissant ses maux. Il ne sauroit être actif qu'autant que son ambition trouvera à se repaître des actions publiques marquées au coin de l'humanité, sans cependant en avoir le mérite ; mais que cet aiguillon vienne à être émouffé, alors ses forces se relâcheront, & il sacrifiera même de sang froid

à ses passions l'intérêt de ses semblables. L'ambitieux peut rarement s'acquiescer du moindre devoir, ou exercer une vertu, qui lui est contraire. Il s'en faut de beaucoup que ses projets s'accordent toujours avec le bonheur des hommes. Combien de fois l'ambition dirigée sur de faux principes, ou faisant la passion dominante d'un Général, d'un Ministre, d'un Prince, combien de fois, dis-je, n'a-t-elle pas été une source de malheurs inexprimables pour des peuples entiers, au lieu que l'ame grande & bienveillante d'un Henri IV, d'un Frédéric Guillaume de Brandebourg a fait tout-à-la-fois & leur bonheur & celui de leurs sujets! S'il est avéré que le cœur de l'ambitieux se chagrine de se voir frustré dans son attente, & que la moindre préférence, que la fortune accorde à son rival l'aigrisse; comment son ame alors pourra-t-elle s'ouvrir aux doux sentimens d'humanité & de bienveillance.

7) Les enfans de grandes & de riches maisons n'apprennent point suffisamment à connaître les malheureux qui se trouvent parmi leurs semblables. Il se peut bien, qu'ils aient lu ou entendu dire quelque chose de ces sortes de gens; mais ce n'est qu'en voyant soi-même le malheur, qu'on éprouve des sentimens de pitié & d'humanité. Comment pour-

ront-ils être pénétrés de ces sentimens humains, & être excités à des actions bienfaisantes, si on ne leur montre pas immédiatement ceux qui les excitent, ainsi que leurs besoins? Joignés encore à cela qu'il leur manque des occasions pour mettre ces sentimens en activité, pour en recueillir les doux fruits, & pour faire naître dans leurs cœurs un désir ardent à se procurer de pareilles jouissances. Je n'ai jamais vu ni entendu dire, qu'un enfant ait été attendri & porté à des actions d'humanité sur une description ou sur un rapport de la misère de ses semblables. Il n'y a que notre propre expérience & l'exercice, qui puissent produire en nous des sentimens vifs & des inclinations durables. Mais ce qu'il y a encore de plus condamnable, c'est quand on leur montre le malheureux du côté ridicule ou méprisable, & qu'on se moque de lui, au lieu d'en avoir pitié. Les folies & les vices des hommes méritent sans doute autant notre compassion que leurs malheurs & le véritable ami des hommes ne saurait les exclure de ses soins bienfaisans & sages.

8) Les Parens, ainsi que les instituteurs & ceux, dans la compagnie desquels ces enfans se trouvent, ne leur offrent point ordinairement assez d'exemples d'une humanité pure,

soit dans leurs discours , soit dans leurs actions ; ils traitent souvent leurs domestiques , leurs sujets & généralement les gens du commun avec indifférence & dureté. Souvent même leurs chevaux , leurs chiens leur sont plus chers que leurs semblables ; du moins il n'est pas rare de voir , que ces sortes d'animaux excitent bien plus la compassion , les soins & les attentions de leurs maîtres , que le malheureux , qui souffre à leurs côtés. Comment ferait-il donc possible à l'enfant de prendre & d'entretenir des sentimens d'humanité dans son cœur , quand l'exemple de ses père & mère ne contribue pas à les faire naître , mais au contraire à les détruire. S'il arrive même , que ces derniers fassent quelquefois des actions bienfaisantes , la satisfaction qu'ils en retirent , n'est pas comparable à celle qu'ils ressentent de certains avantages que leur procure la fortune ; de sorte que l'enfant apprend de bonne heure à regarder inutile ou de peu d'importance la satisfaction dont un cœur bienfaisant se sent intérieurement pénétré : hé quoi ? ce sentiment divin sera-t-il toujours placé après les plaisirs intéressés ?

Voilà , à - peu - près , les obstacles les plus universels & les plus forts , qui s'opposent à ce que ces sentimens n'éclosent dans les

cœurs des enfans riches & de distinction. Ces obstacles sont plus ou moins fréquens dans certaines maisons ; mais dès qu'il font tous réunis à un certain degré, ils ne peuvent qu'anéantir absolument tout germe de bienveillance. Il faut cependant avouer que la destruction totale de ce penchant divin dans la nature humaine, n'est heureusement pas générale, il me reste donc encore l'espérance de ranimer & de fortifier ce sentiment par l'exercice des principes raisonnables, & par des usages plus convenables. J'essayerai de développer dans la section suivante les regles les plus importantes pour y parvenir sans m'écarter nullement de mes observations précédentes.

TROISIEME SECTION.

Comment peut-on remédier aux obstacles qui s'opposent à l'humanité chés les enfans dont nous venons de parler, & quelle est la manière de fortifier en eux les agens naturels de l'humanité?

CHACQUE force agit, dès qu'il n'y a rien qui l'en empêche. Il en est ainsi des forces physiques & des forces morales ; si elles ne trouvent point de résistance, elles

agissent par une suite de leur effet naturel. Et par la même raison pour exciter l'humanité, il ne s'agit que d'éloigner les obstacles, qui s'y opposent; nous croyons avoir suffisamment démontré dans la première section, que la nature humaine nous a doués à cet effet d'une infinité de fortes inclinations; ces ressorts agiraient d'eux-mêmes pour parvenir à leur but, s'ils ne s'en trouvaient empêchés; telle devrait être la marche naturelle de l'ame humaine, & elle ne saurait se développer, surtout dans la société, sans qu'on apperçoive en elle à un certain degré ce penchant chéri.

Il est certain que pour procurer à la nature humaine cette disposition vers l'humanité, & vers ce degré supérieur de bienveillance, qui est le plus haut point de perfection morale auquel l'homme puisse atteindre, & pour en faire l'inclination dominante de l'ame, il ne faudroit pas se borner dans l'éducation la plus accomplie à éloigner simplement les obstacles, qui s'opposent à l'action de ces ressorts bienfaisans; car de même que toutes nos autres inclinations l'humanité est susceptible de differens degrés de force & d'étendue. Le degré le plus élevé, auquel elle puisse atteindre, est sans doute celui, par lequel notre ame s'étend sur tous nos semblables, ou du moins sur tous nos concitoyens, en partici-

pant également à leur bien-être ou à leurs maux, & qui lui donne la force requise pour subordonner à ce penchant sublime toutes les autres espèces d'inclinations & de sentimens. Il est vrai, qu'il faut passer par une infinité de degrés pour parvenir à ce but sublime ; & quoiqu'il n'y ait que fort peu de gens qui puissent les atteindre tous , il faut pourtant que l'éducation ne limite pas cette noble inclination chés les enfans, qui peuvent & doivent avoir un jour influence sur les autres hommes. Elle doit tendre à leur donner non seulement les lumieres de la raison , mais encore cette étendue & cette force, dont dépend le bien-être d'une ame vertueuse & sage. Les considérations suivantes n'auront donc principalement d'autre objet, que celui de montrer d'abord, comment ces obstacles à l'humanité peuvent être levés dans les enfans riches & de distinction, & comment le penchant naturel pour l'humanité peut être fortifié en eux; ensuite la manière, par laquelle ce penchant peut être changé en eux en une passion dominante, & comment il peut résulter de ce penchant cette bienveillance éclairée, qui ne se laisse pas guider par une simple compassion mécanique, par des caprices, ou selon le bon plaisir, mais selon les lumières d'une raison éclairée.

C'est en examinant de plus près l'objet que je traite, que je me représente une multitude d'enfans destinés dès le berceau aux emplois les plus importans de l'état, ou à posséder des richesses immenses, à qui la Providence a accordé tout à la fois & la vocation & l'occasion de pouvoir contribuer au bonheur de leurs semblables, & dont l'éducation par conséquent a la plus grande influence sur la félicité publique.

Élevés vous avec moi à la considération de ces rapports sublimes, parens, amis & instituteurs de la jeunesse. Apprenés à sentir tout le prix de leur destination & rendés en grace à la Providence; mais n'oubliez jamais, que la moindre dégénération de leurs cœurs est de la plus grande importance pour la société. Je vais exposer rigoureusement les règles, dont on doit se servir pour une telle éducation, persuadé que vous pardonnerés l'autorité, que je me donne à cet effet, en faveur de l'énergie de mes sentimens, & du désir que j'ai de m'exprimer d'une manière courte & précise.

I) *Donnés premièrement vos soins à procurer à vos enfans une bonne complexion en les accoutumant à une façon de vivre simple & endurante.* Le luxe énerve le corps & l'esprit; un homme mol & efféminé, n'est pas susceptible d'actions généreuses &

bienfaisantes. Une bienveillance active demande de la force d'esprit; & une ame molle n'en saurait avoir. N'accoutumés pas les enfans à trop de besoins corporels. Car moins ils en auront pour eux-mêmes, plus ils pourront faire pour les autres & plus ils feront en effet. Si une fois ils se sont adonnés à des commodités & à des jouissances sensuelles, elles épuiseront non seulement leurs soins & leur attention, mais elles raviront encore à leur ame la force & le goût nécessaire à la jouissance des plaisirs les plus sublimes de l'esprit & du cœur. La volupté anéantit tous les autres efforts de l'homme, rend insupportables à son corps efféminé & à son ame corrompue toutes les fatigues & toutes les privations nécessaires au bonheur de ses semblables. — Fortifiés leur corps, & par conséquent leur ame, en leur faisant prendre des bains froids, en leur donnant de l'exercice, en leur faisant supporter les injures du tems. La santé & la modération sont les sources naturelles, dans lesquelles l'ame puise ses forces; elles nous facilitent tous les efforts que nous faisons pour parvenir à la vertu. Et s'il est vrai, ainsi que les médecins l'ont observé, qu'il y ait parmi les personnes d'un rang distinguée beaucoup moins d'enfans sains & vigoureux, que dans le tiers-état, ce doit être une raison de plus pour tâcher de

fortifier l'organisation de notre postérité par un régime raisonné. Considérés de plus qu'il n'y a point d'homme qui ait plus besoin dans le cours d'une vie active d'un corps sain & vigoureux, que celui qui occupe un ministère public & important; à combien de travaux non interrompus & pénibles, à combien de soins, de fatigues, de veilles & de changemens subits, le Ministre, le Général, l'homme d'Etat ne sont-ils pas quelquefois exposés! la mère d'un enfant gâté par trop d'indulgence & qu'elle a rendu efféminé, peut-elle raisonnablement espérer de voir un jour cet enfant doué de ces sentimens nobles, grands & humains qui constituent l'homme d'état?

2) *Habillés les & entretenés les aussi simplement qu'il est possible, surtout s'ils se trouvent quelquefois dans le cas d'être comparés à des enfans pauvres.*

Ne leur faites point aimer le clinquant des modes, & ne leur laissés point imiter le luxe, qu'exige votre rang, soit en habillement ou en quoi que ce puisse être. Ne vous épuisés pas en inventions pour les distraire, les entretenir ou les amuser; c'est à eux à se procurer les moyens de s'amuser; laissés les rechercher à cet effet la société des enfans du commun, & ils apprendront par là à les estimer.

Un corps trop délicat & trop accoutumé à de molles sensations est aussi nuisible à l'amour du prochain, que l'habitude de la magnificence, de l'éclat & de la dépense. Cette dernière espèce de luxe est peut-être encore plus dangereuse que la première, puis qu'étant plus raffinée, elle semble être un devoir que l'état & le rang dans la société imposent à l'homme riche & distingué, & qu'elle se fonde moins sur l'amour propre, que la première. Combien de fois la bienfaisance & le sentiment de notre état ne dégénère-t-il pas en un pur penchant pour l'éclat; & combien de fois ce dernier n'anéantit-il pas les sentimens les plus nobles de la bienveillance & de l'humanité? La dépense, que cette passion pour le luxe & la magnificence exige, épuise en outre les moyens de faire du bien, & arrête souvent l'impulsion du meilleur cœur, s'il n'a pas la force de subordonner cette inclination aux sentimens de bienveillance.

Combien n'y a-t-il pas de malheureux, qui pourraient être soulagés & nourris pendant toute une année de la dépense que coûte un seul repas somptueux; ou le changement continu des modes, & ce qu'exige l'amour de la magnificence? Il est peu de grandes âmes, qui sachent borner leur dépense en habillemens

dans la vue de pouvoir faire plus de bien. Pratiqués donc de bonne heure cette espèce de frugalité & de simplicité, bien plus utile à l'homme de naissance & qui a de la fortune, que ce sentiment qu'inspire la vanité, surtout s'il veut conserver pour toujours son cœur ouvert à l'humanité, & acquérir les forces & les moyens nécessaires à la pratique de cette vertu.

Les fantaisies sont d'ailleurs inépuisables & plus difficiles à contenter que la sensualité, surtout si l'ame est remplie d'ambition & de jalousie. La magnificence, le luxe & la dépense, n'ont-ils pas leur source dans des fantaisies, qui ne laissent ordinairement qu'un vuide dans l'ame, & qui ne lui procurent que très rarement de la satisfaction? Si vous faites envisager à vos enfans ces fortes de plaisirs comme arbitraires, alors ils n'y attacheront aucun mérite. Ce n'est pas le goût de l'enfance, de se distinguer par la magnificence des habits, ou par des parures à la mode; du moins il me paraît que ce penchant n'est pas naturel à l'homme, puisque les enfans aiment bien mieux les habits qui ne les gênent point. Leur liberté naturelle & leur activité sont souvent bornées par là, elles leur sont bien plus chères que l'éclat

d'un habit à la mode. Les autres espèces de dépense de la jeunesse sont encore moins dangereuses, & je pense qu'il est très facile de conserver les enfans dans un genre de vie simple & frugal. Les jeux, qu'ils aiment le plus, sont ceux où ils peuvent montrer le plus d'activité & d'invention, & non ceux, qui sont somptueux & brillans. Tant que l'ambition n'aura point de prise sur eux, ils ne penseront pas à se distinguer de leurs compagnons par la magnificence ou la dépense.

3) *Apprenés leur à sentir les besoins en leur laissant manquer quelque chose par intervalle, & quand ils en sauront apprécier la nécessité, il faudra leur en montrer les sources.* Dès ce moment ils apprendront, qu'ils sont redevables de tous leurs besoins, de leurs commodités & de leurs plaisirs, à l'art, à l'application & à la bonne volonté des autres hommes. Par ce moyen ils sentiront qu'ils en dépendent; & dès lors ils seront portés à les aimer. On ne saurait jamais trop exciter ce sentiment en eux; il se présente mille occasions pour cela. Il est vrai, qu'on aura plus de peine à faire naître ce sentiment dans le cœur des enfans riches, parcequ'ils s'imaginent de pouvoir acheter tous les services des hommes avec de l'argent; mais comme il y a cependant mille complaisances,

ces, qu'on ne saurait payer, il faut en tirer parti, en les leur faisant naître, alors ils chercheront certainement à s'acquérir par une conduite honnête & polie la bienveillance d'autrui. Je serais même d'avis, qu'on les laissât quelquefois dans l'embarras & dans le besoin, sans qu'ils s'apperçussent, que cela ait été fait à dessein. Pour sentir la misère d'autrui, il faut l'avoir éprouvée soi-même dans sa vie, & il n'y a rien de plus vrai à cet égard, que le vers suivant que VIRGILE met dans la bouche de Didon, dans son *Énéide*:

Non ignara mali miseris succurrere disco.

4) *Cachés leur, autant qu'il dépend de vous, vos richesses & l'étendue de leur influence, jusqu'à ce que leur raison soit susceptible de saisir la véritable valeur des choses.* Ne leur en parlez pas avec une estime outrée; & si vos richesses sont le fruit & la récompense de votre application & de votre prudence, exhortés les à faire de pareils efforts: mais si au contraire elles vous sont tombées en partage par des successions ou par un heureux hazard, faites leur sentir, qu'elles sont des dons gratuits de la Providence, qui bien employés peuvent rendre heureux celui, qui en est possesseur, tandis que d'un autre côté ils peuvent lui être des plus pernicioeux, s'il venait à en faire un mauvais usage. Ils apprendront par là, qu'il

faut avoir encore des vertus personnelles, pour être heureux au milieu des plus grandes richesses ; & de cette manière ils ne considéreront leurs trésors , que comme des moyens pour parvenir à des vues plus élevées , c'est-à-dire pour apprendre à jouir sagement de la vie & à faire du bien aux autres. Portés les & accoutumés les donc de bonne heure à faire un usage raisonnable de leur argent , surtout vis-à-vis des autres. Cette habitude , par laquelle un cœur vraiment sensible se procure la douce satisfaction de s'entendre rendre mille actions de grâces par le malheureux qu'il a secouru , deviendra pour lui un besoin & la base de la bienveillance la plus noble , quand même il n'y entrerait pas d'abord un grand fond de moralité. Montrés leur par l'expérience & la raison , que les richesses ne sont le plus souvent que des biens incertains & incapables de nous procurer une félicité durable. Ils apprendront par là , que pour jouir d'une satisfaction à toute épreuve l'homme doit avoir nécessairement en foi & dans ses inclinations pour ses semblables des sources de bonheur plus durables. Il y a un nombre infini de circonstances dans la vie , où nous sommes forcés de fonder notre bonheur & notre tranquillité sur l'amour, la consolation & la compassion de nos semblables. Leur bienveillance est donc pour nous

indispensable, & l'amour propre est seul suffisant pour nous engager à la mériter.

Ne croyés pas, qu'on puisse l'acheter à volonté, quand on en a besoin. L'homme riche, dont le cœur est fermé à l'humanité, ne saurait avec tous ses trésors faire prendre tout d'un coup des sentimens d'humanité aux autres hommes qu'il s'est aliénés, & on a vu souvent que les Grands ont été traités avec mépris par les hommes même qu'ils ont négligés.

5) *Cherchés à leur faire estimer dès leur bas âge l'homme considéré comme homme.* Montrés leur toujours à cet effet, combien les autres hommes leur ressemblent relativement à leur nature & à leur destination. Ils ne sauront le méconnaître pourvû qu'on fixe leur attention sur eux, & qu'on ne profane jamais en leur présence le nom & les droits de l'humanité. Ce sentiment fraternel leur inspirera certainement une participation involontaire au bien de leurs semblables; ils s'accoutumeront bientôt à sympathiser avec un être, qui a tant de ressemblance avec eux par les dispositions, les penchans, & les situations naturelles; cette sympathie fera indubitablement naître dans leurs cœurs l'amour du prochain. Apprenés leur en outre à dépouiller, si j'ose m'exprimer ainsi, l'homme de sa forme accidentelle & à

le distinguer de l'éclat extérieur, dont il est entouré. Ce n'est que par là, qu'ils pourront apprendre à juger du véritable mérite de l'homme, & ce jugement sain leur inspirera généralement de l'amour & de l'estime pour tous les autres hommes. Rendés les à cet effet de bonne heure attentifs à ce qui donne proprement du mérite à l'homme, comme d'être adroit, industrieux, d'avoir de l'esprit, d'être honnête & vertueux. Alors ils ne se laisseront pas éblouir par la fausse lueur d'une certaine magnificence extérieure, qui souvent élève les hommes dépourvus de mérite, & ils apprendront à estimer & à aimer l'homme de mérite dans tel état que ce puisse être. Inspirés leur surtout des sentimens humains envers les états les moins élevés dans la société; apprenés leur à estimer raisonnablement le laboureur pacifique & l'artisan industrieux, en un mot, toute classe d'hommes ingénieux & utiles qui sont au dessous de leur état ou de leur fortune, & montrés leur, combien leurs services sont essentiels au bien général. Cette instruction qui vous coûtera peu est de la dernière importance, surtout pour les enfans doués d'un esprit juste. Vos enfans n'entendent que rarement faire l'éloge de ces sortes de gens, & si par hazard ces derniers tombent sous leurs yeux, il arrive ordinairement, que leurs mœurs, leur habil-

lement, leur manière de s'exprimer, enfin tout leur extérieur font sur eux une impression si peu favorable, qu'ils oublient par là leur vrai mérite, ou bien qu'ils se divertissent de leur accoutrement. L'homme de la ville du même état & des mêmes richesses a déjà par ses manières engageantes, par son habillement & par sa façon de s'exprimer, quelque chose de si attrayant pour eux, qu'ils aiment à s'attacher à lui, en lui faisant grâce des qualités, qui lui manquent.

6) *Ne faites jamais sentir à vos enfans, que leur naissance distinguée ou leur haute destination les élève déjà d'avance au-dessus des autres hommes.* Montrés leur au contraire, qu'ils sont d'autant plus obligés de rendre heureux leurs semblables, que ceux-ci leur rendent pour cela plus d'honneur, & les estiment davantage. Il est vrai, je l'avoue, qu'il est difficile de conserver leur cœur pur & droit sur ce point; tout le monde agit d'une manière contraire à ce but, & l'éducation la plus circonspecte ne saurait éloigner le grand nombre de frères & de flatteurs, qui cherchent à en imposer à l'enfant de distinction. Cependant faites votre devoir, ne les privés pas de la société d'enfans pauvres & de basse extraction, si toutefois leurs mœurs, leur esprit & leur cœur vous les rendent recommandables. Vos

enfans naturellement libres & fans gêne , aimeront & rechercheront toujours le génie , les talens agréables & la fociété gaie & amusante de ces fortes d'enfans ; pourvu que vous ne leur inspiriés point de préjugés contre eux. Ils oublieront volontiers , que leur père est décoré , pour monter à dada , ou pour jouer aux quilles avec le fils de leur fermier. Montrés aussi plus d'amour & d'estime aux enfans pauvres & d'une naissance moins distinguée , s'ils pensent & agissent mieux , que vos propres enfans , & gardés vous soigneusement de juger les premiers sur d'autres principes , que les derniers.

7) *Ne leur permettés jamais de traiter durement ou impérieusement vos domestiques , ou d'autres personnes de votre dépendance , & en général les gens pauvres & de basse extraction.* Vous pouvés facilement leur faire sentir combien ils sont redevables de leurs commodités & de leurs plaisirs à ces fortes de gens , & combien il serait injuste de leur part de traiter ces malheureux tyranniquement & avec dureté d'autant plus que leur sort les rend déjà dignes de pitié. C'est à quoi vous devés donner tous vos soins ; car s'ils n'aiment pas ceux , dont ils sont entourés , comment fera-t-il possible , que leurs inclinations puissent s'étendre sur des objets plus éloignés ? Permettés même à vos

domestiques de leur refuser quelquefois leurs services , s'ils s'en font rendus indignes par leur arrogance ; mais en même tems empêchés les d'employer avec eux cette soumission flatteuse, si différente d'une honnête modestie. Je vous conseille de même de ne point permettre à vos enfans de contracter des liaisons avec de simples domestiques. Ces sortes de gens ont rarement le cœur & l'esprit assez bien formés pour que leur société puisse leur être de quelque utilité ; d'ailleurs la familiarité qui proviendrait d'une société trop libre ne peut guères s'accorder avec la relation d'un domestique , ils ne sçauroient qu'être exposés par là à être corrompus par les flatteries & les préjugés , que ces gens feroient capables de leur inspirer touchant leur naissance, leur état & leurs richesses. Rien n'est plus ordinaire que de voir des gens pauvres & de basse extraction témoigner une estime outrée à des enfans riches & de naissance, ils ne cessent de vanter leur bonheur & d'employer tous leurs soins à satisfaire leur orgueil ; tandis que les personnes qui les approchent ne devraient rien tant éviter que ces sortes de procédés.

8) *Familiarisés les de bonne heure avec le malheur des autres hommes , en choisissant les moyens utiles à ce but , si vous voulés rendre leurs cœurs sensibles à la pitié. Redoublés de soins , pour*

peu que vous remarquies en eux de la dureté dans le caractère ou un trop grand amour propre. Si au contraire ils sont nés avec un cœur sensible, prenez toutes les précautions pour éviter de les rendre trop tendres & trop mols; la vertu demande des âmes fortes & actives; une compassion qui n'aurait d'autre effet que de leur faire répandre des larmes, ne feroit d'aucun secours au malheureux. Ayés donc soin de préserver vos enfans de ce défaut si séduisant, qui sous l'apparence de la bienveillance ne sert qu'à éblouir, & n'est souvent que faiblesse, ou la fait naître. Ce défaut, qui n'est aujourd'hui que trop commun dans l'éducation raffinée, nous prive de toute vertu mâle, & consume les cœurs à force de les faire languir. Sentir véritablement & avec force la misère des hommes, prendre avec empressement la ferme résolution de les assister, & la mettre constamment en pratique malgré toutes les difficultés qui pourraient survenir, voilà des véritables traits de bienveillance. C'est pourquoi il faut leur présenter plutôt des scènes réelles de misère que de leur en faire lire, ou de les en entretenir, afin de les faire passer du sentiment à la résolution, & de la résolution à l'effet. Ne vous contentés pas de ces dernières espèces de représentations; la simple lecture des tableaux de misère ne fait,

ce me semble , qu'attrister & accabler encore d'avantage un cœur déjà sensible par lui-même, tandis qu'un cœur dur au contraire n'en est point touché suffisamment; le premier se représente les maux qu'il lit, ou dont il entend faire la peinture, beaucoup plus forts qu'ils ne le sont; il ne fait que souffrir, au lieu de se dégager de cet état de langueur par des actions d'humanité; ce sentiment épuise ses forces, & peu-à-peu il lui fait perdre l'habitude d'agir d'après un plan concerté & raisonné. L'autre au contraire ne sent pas suffisamment les impressions que devroit faire sur lui le tableau de la misère, il n'est pas doué de ce sentiment sympathique qui nous met à même de sentir ces impressions; souvent même de pareils récits lui paraissent ennuyeux. Je vous conseille donc dans les deux cas de recourir à l'expérience; elle fera de véritables & profondes impressions sur un jeune cœur, elle fera prendre à tous ses organes un ressort bienfaisant, lui fournissant à la fois l'occasion de changer l'impression du sentiment en résolution, en effet, & en inclination. C'est ainsi que vous en formerez non seulement des âmes compatissantes & sensibles, mais encore des âmes ingénieuses, résolues & inébranlables; d'ailleurs pour faire naître en nous une inclination quelconque il

faut que nous ayons souvent répété les mêmes actes, qui s'y rapportent; il en est de même de l'amour du prochain s'il doit s'enraciner dans l'ame des enfans; il ne s'agit pas simplement de les rendre sensibles aux maux de leurs semblables, il faut encore les rendre enclins à les secourir efficacement.

Faites donc en sorte, que les heureux effets de leurs actions généreuses & bienfaisantes par les sacrifices qu'ils font de leur propre bien deviennent pour eux dès le commencement, une source vive de jouissance; & vous pouvez être certains, que ces sortes d'exercices réitérés produiront insensiblement une inclination plus forte pour de pareilles actions. Plus ces efforts bienfaisans leur auront d'abord coûté, plus il faudra leur en faire sentir le prix, en leur en montrant les effets heureux par exemple par la reconnoissance du pauvre qu'ils auront soulagé, par l'amélioration d'état qu'ils lui auront procurée, par l'approbation & la sensibilité, que vous leur témoignerez en pareille occasion; jusqu'à ce qu'enfin le sentiment intérieur d'avoir bienfait, & d'avoir Dieu pour approbateur, soit devenu pour eux l'unique récompense. Opposés vous surtout à ce que le malheureux ne devienne à leurs yeux un objet de risée, ou de plaisanterie. La dérision ne saurait sympathiser avec l'amour, & il est fort

rare, que celui, qui cherche à plaisanter sur le sort du malheureux, soit doué d'un cœur bienfaisant. Parlez toujours avec sensibilité des souffrances de vos semblables; n'ayés rien de plus sacré, que le nom & les droits de l'humanité. Exercés souvent & à dessein de petits actes de bienfaisance, mais faites le de manière, qu'on voye clairement, combien il est satisfaisant, noble, & digne de louanges de faire du bien à son prochain. Vos enfans sentiront bientôt ce qu'il y a de louable, de beau dans ces sortes d'actions, surtout si votre exemple y ajoute un certain relief. Accoutumés les dès leur jeunesse à s'intéresser au sort de leurs semblables & surtout à celui des malheureux, & à sacrifier par semaine à cette fin une certaine somme de leurs menus plaisirs, en leur montrant cependant à faire un usage modéré & sage de leurs bienfaits, & en leur prescrivant aussi des bornes convenables à leur bienveillance.

Accoutumés les à être attentifs à tous les besoins des hommes, à sentir chacune de leurs souffrances, & à rendre leur secours proportionné à leurs situations. Une pauvreté extrême, des maladies & des événemens malheureux plongent souvent les hommes dans un triste état; mais les préjugés, les vices & la volupté les rendent surement encore bien plus

malheureux. L'ami des hommes peut adoucir les premiers de ces maux par le sacrifice qu'il fera de quelque partie de sa fortune, mais les seconds ne sauraient être réparés que par une légion de vertus & une vie tout-à-fait pleine d'efforts bienfaisans.

S'il en est donc ainsi, disposez vos enfans de bonne heure à avoir pitié de ces sortes de vices & dirigés particulièrement leur amour du prochain à la perfection morale de leurs semblables. Montrés leur à cet effet de bonne heure les suites dangereuses des divers préjugés politiques, diététiques, moraux, & religieux, afin qu'ils apprennent à étendre aussi leur sentiment & leur activité sur ces maux moraux. Cette étendue d'esprit & de cœur leur devient d'autant plus nécessaire, qu'ils seront un jour à même de pouvoir faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal soit par des paroles ou par leurs actions. La compassion exige en outre qu'on prenne non seulement part aux maux extraordinaires de ses semblables, mais encore qu'on ne soit pas indifférent aux maux ordinaires, qui affligent l'humanité. Que les malheureux font à plaindre, si notre compassion ne s'étend qu'à ces degrés de leur misère, ou elle leur devient inutile ! Celui, qui prendra part aux maux ordinaires de ses frères, ressentira certainement aussi leurs maux

extraordinaires & d'autres plus grands malheurs, qui fondent sur eux. On ne peut considérer que comme une compassion blamable celle qui n'embrasse que d'une manière outrée certaines classes ou conditions d'hommes, en négligeant les autres ; comme aussi de prendre un intérêt pusillanime à certains petits maux, qui arrivent à des individus de notre état ou de notre famille, & de fermer son cœur à des malheurs plus grands, dont la vie des autres hommes est menacée. Il faut encore leur donner de bons principes sur la vraie manière, dont nous devons faire paraître notre compassion & notre bienveillance, & les accoutumer à faire attention au bien être de leurs frères, non seulement en leur faisant quelque sacrifice en argent, ce qui n'est pas toujours un remède spécifique contre les souffrances & les besoins de l'humanité, mais encore en leur rendant d'autres services, comme par exemple, en partageant avec eux leurs différentes incommodités, en retranchant quelque chose de son aisance par des projets réfléchis, par des conseils sages & pleins d'amour, par une consolation douce, par des rémontrances amicales, & enfin par un bon & louable exemple. L'homme riche est bien éloigné de mériter le nom d'ami des hommes, si bornant sa bienveillance à de petits présens en argent qui souvent lui

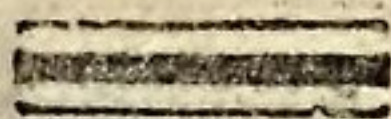
est à charge ; il croit s'acquitter par là du devoir étendu de l'humanité , il faut qu'il tâche de mériter ce nom respectable par d'autres efforts bienfaisans. Enfin il faut accoutumer vos enfans à une certaine compassion raisonnable pour les bêtes & à leur prêter des secours , ce sont des êtres sensibles , & quoiqu'ils ne soient pas la première fin de la création , l'amour éternel ne les a néanmoins pas créés pour être tourmentés. Ils sont , comme nous , susceptibles de plaisir & de douleur ; & selon l'expression d'un célèbre écrivain celui qui croira pouvoir traiter son chien comme une plume , qu'on peut manier à volonté , sera toujours exposé au plus grand danger de devenir cruel envers ses semblables ; cette compassion néanmoins ne doit pas dégénérer en une sensibilité outrée & nous ne sommes pas pour cela obligés de renoncer à l'usage raisonnable que nous pouvons faire des animaux.

9) *Faites leur contempler dans l'histoire & dans les ouvrages des beaux arts toutes sortes d'exemples & d'actions de bienfaisance ; fortifiez l'impression qu'ils en reçoivent par votre approbation & votre sensibilité & développez leur la beauté morale & la noblesse de ces actions.* L'expression de sentimens sublimes acquiert une force irrésistible par la culture des arts , aussi leur

plus beau triomphe est de contribuer à la perfection de l'homme moral ; & puisque la Providence vous a comblé de toutes les prospérités , pourquoi ne voudriés-vous pas employer annuellement une certaine somme à des tableaux, à des estampes, à des poésies & à des pieces de musique , qui tous tendent à exprimer des caractères & des sentimens nobles ? Chaque nation peut produire des chefs-d'œuvres de cette espèce parmi les ouvrages de ses grands artistes , & il ne me ferait pas du tout difficile de présenter ici, s'il le fallait , une liste d'une assez riche collection d'estampes & de tableaux moraux.

C'est ainsi que la belle peinture morale excite immédiatement à la bienveillance , surtout si vous y joignés les impressions , que doivent faire sur un cœur sensible les sentimens qui y sont diamétralement opposés. Aussi ces fortes d'exemples d'ames dures , cruelles , vindicatives & inhumaines , nous sont-ils offerts également par l'art & par l'histoire.

Il faut de même vous efforcer de rendre leur cœur susceptible de sentimens doux , humains , tendres & généreux , à l'aide des douces illusions de la musique , de la peinture & de la poésie. La beauté physique est analogue à la beauté



morale quant à ses effets. La satisfaction, que l'on trouve dans la première, perfectionnera également le sentiment de la seconde, & disposera l'ame à recevoir ses impressions. La musique particulièrement, cette divine langue pittoresque des sentimens, rend le cœur humain sensible & compatissant; elle est capable par sa douce harmonie d'attendrir le cœur le plus dur & de l'ouvrir au sentiment. C'est pourquoi faites prendre de bonne heure à vos enfans du goût pour cet art bienfaisant, en leur faisant donner une instruction convenable à ce qui tend à en faire non seulement de bons musiciens, mais encore des hommes sensibles.

Joignez à ces leçons la contemplation de la belle nature & de ses charmes; S'il y a quelque chose, qui soit capable de faire naître dans le cœur des sentimens de tendresse & de bienveillance, c'est sans doute l'impression que fait en nous un tableau ravissant de printems, où toute la nature ne respire que sérénité, bonheur & plaisir.

Profitez de ces sortes de momens & de ces situations touchantes, à l'aspect desquelles le cœur se répand si naturellement en amour & en compassion envers tous les êtres. Fortifiés cette impression par des contemplations sur
l'amour

l'amour inexprimable de la Divinité, qui créa des millions d'êtres sensibles pour la félicité, & qui prend sans cesse également soin de leurs besoins & de leurs plaisirs. Quelques favorables que soient les moyens, que nous avons proposés dans cette section pour porter à l'humanité, on voit cependant qu'ils ne sont propres, qu'à inspirer des sentimens & non des penchans durables; mais joints à d'autres moyens, ils ne pourront certainement que produire le meilleur effet, en ce que du moins ils feront naître dans le cœur des enfans cette heureuse disposition propre à les porter à des actions réelles d'humanité. Ce fera particulièrement alors que ces moyens produiront une impression bienfaisante & constamment durable, surtout s'ils se trouvent réunis à l'exercice des résolutions bienveillantes que ces sentimens auront fait éclore dans le cœur des enfans.

10) *N'excitez jamais en eux ni l'amour propre ni les autres passions vicieuses, telles que l'avarice, l'ambition, l'envie, la joie du mal d'autrui, la vengeance, l'intérêt, la colere.* Elles ne peuvent qu'anéantir les sentimens de la pitié, de la générosité & de l'amour du prochain. Il n'y a que les petites ames qui puissent être susceptibles d'avarice & d'intérêt; ces passions une fois devenues dominantes, le cœur se resserre & l'amour propre y succède. Il est

bien vrai, que ces passions n'ont ordinairement d'autre mobile que le refus de l'argent & des besoins ordinaires de la vie; cependant je n'ai point encore vu d'homme avare prouver sa sensibilité par d'autres services & par d'autres efforts de bienfaisance. L'intérêt personnel empêche généralement le cœur de sympathiser avec celui des autres hommes. Apprenés à vos enfans à user d'économie avec leur argent & en général avec leurs biens, ce devoir devient d'autant plus essentiel qu'une conduite opposée porteroit sur l'amour du prochain qui doit être raisonnable & de durée; je n'entends pas pour cela qu'ils deviennent indifférens sur leur propre bien-être, sur leurs droits & sur leurs avantages auxquels ils ont de justes prétentions, ou qu'ils s'épuisent en certains cas particuliers par un excès de bienveillance. Il se trouve rarement une obligation extraordinaire qui exige ou autorise le sacrifice de son bien-être, une distribution sage & lente de nos bienfaits est bien plus avantageuse pour parvenir au but proposé, cependant je suis bien éloigné de croire, qu'une économie outrée & un esprit intéressé jusqu'aux plus petites choses conviennent à un homme de distinction ou à un homme riche. Le premier doit diriger son activité vers des buts plus nobles & plus sublimes que ceux d'améliorer sa fortune; le se-

cond n'a point à craindre de perdre son bien en observant une sage économie ; l'avarice est rarement le défaut des jeunes gens, mais plutôt l'intérêt. Accoutumés vos enfans à toujours bien placer leur petites épargnes, ou du moins la majeure partie, afin qu'ils n'aient point l'argent à cause de sa valeur intrinsèque ; car alors ce seroit une marque caractéristique de l'avarice ; faites leur sentir surtout qu'ils ne doivent apprécier les biens que relativement à la jouissance ; l'imagination, le caprice, & l'envie sont ordinairement la source de l'intérêt personnel.

En les préservant de ces défauts, ils ne pourront facilement devenir intéressés, à moins que ce ne soit par un pur besoin. L'envie & la joie, que l'on ressent du malheur d'autrui, ne sont pas moins nuisibles à l'amour du prochain ; ces passions sans contredit les plus dénaturées de toutes, anéantissent encore plus que l'intérêt le germe intérieur de la bienveillance. L'envie non seulement resserre & endurecit le cœur, mais le rend encore mécontent du bonheur d'autrui. Hé quoi de plus capable d'affaiblir davantage l'amour du prochain, qu'un sentiment de cette nature ? La mauvaise humeur dans laquelle l'envieux se trouve, lui ravit déjà cette bienfaisante disposition du cœur si essentielle à la sympathie & à la bienveillance.

Il en est de même de la joie que l'on ressent du malheur d'autrui ; cette soeur de l'envie non seulement est indifférente aux souffrances de ses semblables, mais elle s'en réjouit encore. Cependant je crois qu'il est très-aisé de préserver les enfans de ces passions malfaisantes, quoiqu'elles ne soient pas faciles à extirper. L'envie, provient ordinairement d'une ambition, & d'une vanité à laquelle on a donné trop d'extension. En les préservant de la dernière de ces deux passions, vous empêcherés la première de prendre racine dans leurs cœurs. Ne cherchés jamais à encourager vos enfans à faire de bonnes actions par l'humiliation que vous leur causeriés en les comparant à d'autres ; ménagés particulièrement le faible, en évitant de le mettre en comparaison avec un plus fort, car nécessairement il en deviendra envieux s'il voit qu'il ne puisse l'égaliser. Il vous fera facile de les rendre contents de leur sort, puisqu'ils ne sont pas pauvres & qu'ils ne sont pas négligés. Si d'ailleurs leur éducation est dirigée de manière à leur faire sentir la nécessité d'acquérir des vertus personnelles, je ne saurais entrevoir comment cette passion malheureuse pourrait naître en eux ; ce seroit un phénomène bien rare dans l'ame d'un enfant de ressentir de la joie du mal d'autrui, ce ne pourroit être que

la suite d'une éducation dépravée. Gardés-vous surtout de supposer trop facilement ces sentimens dans le cœur de vos enfans , quand même certaines marques sembleroient les déceler. Les enfans sont communément indifférens aux périls & aux souffrances d'autrui, soit par légèreté , par imprudence , ou par engourdissement d'esprit ; & si quelquefois les malheurs d'autrui semblent les réjouir , il faut certainement que l'enfant n'ait saisi que le côté ridicule, au lieu d'avoir fait des réflexions sérieuses. C'est ainsi p. ex. que la chute d'un homme, ou la figure contrefaite d'un estropié &c. peuvent facilement exciter en nous un sentiment analogue à cette sorte de joie que l'on ressent du malheur d'autrui, mais qui cependant n'est rien moins que cela. Ne vous laissés point séduire par cette impulsion , parce votre enfant voyant ainsi interpréter ses actions souffrirait innocemment , & se laisseroit surprendre par cette inclination qui auroit des suites fâcheuses. Si cependant cette passion étoit malheureusement enracinée dans l'ame de vos enfans , il faudroit d'abord essayer d'autres moyens qui tendent à leur faire adopter des sentimens plus humains, & les mortifier ensuite par un sérieux mêlé de douceur en raison des sentimens durs & dénaturés qu'ils feront

paraître. Si au contraire vous employés des peines arbitraires, vous réussirez rarement, ou vous n'en ferés tout au plus que des hypocrites. On ne fauroit les employer que dans le cas où l'enfant ressentiroit de la joie du mal de son prochain, & qu'en outre il se feroit permis de mauvais traitemens envers lui. Dès que la colère & l'esprit de vengeance dominent une fois dans le cœur de l'homme, elles le privent dans bien des occasions de la bienveillance si propre aux grandes ames.

L'homme, qui s'abandonne trop facilement à la colère, qui sent profondément chaque offense, & qui cherche en même tems à s'en venger, peut-il vouloir du bien à celui qui l'a offensé? Il fermera toujours son cœur aux souffrances de ses semblables qui l'auront mis de mauvaise humeur. L'amour du prochain, la grandeur d'ame, & la bienfaisance envers nos ennemis à l'exemple de Jésus-Christ forment l'union la plus sublime que l'ame humaine puisse atteindre. Faites donc votre possible, pour que vos enfans ne soient jamais portés à ces passions malfaisantes par un traitement mal-raisonné. La colère est à la vérité un penchant bien naturel à l'homme, & souvent même elle est la passion des ames nobles. L'éducation doit la modérer, pour qu'elle ne

dégénère pas en vengeance. Evités, qu'on n'excite pas vos enfans de propos délibéré à la colere, surtout s'ils sont d'un tempérament violent; rien ne les aigrit davantage, s'ils s'en apperçoivent. Il faut leur faire sentir l'utilité & la nécessité où vous êtes quelquefois de leur refuser ce qu'ils demandent. Ils aimeront plutôt à dépendre des circonstances & de l'ordre des choses, que de votre volonté. Accoutumés les insensiblement, surtout dans leurs premières années, à des privations plus grandes & à se mortifier. Vous les accoutumerés aussi à supporter les offenses, en leur faisant voir qu'elles leur sont souvent faites sans dessein, que les compagnons, dont ils souffrent quelque chose, leur font beaucoup de plaisir, & que ceux-ci sont souvent obligés de souffrir de leur part de pareils desagréments. Si par ce moyen vous les préservez d'une colère déplacée, ils s'affranchiront d'eux-mêmes du sentiment de la vengeance. Je ferois d'avis qu'en certain cas on traitât le vindicatif avec un mépris dur, & que s'il s'oublioit, on lui fit souffrir vivement ce qu'il aurait fait à d'autres, pour qu'il sente combien la vengeance est honteuse. La colère n'a pas besoin de ces précautions, parce qu'elle n'est qu'une pure passion; au lieu que la vengeance est au contraire est un vice d'inclination.

L'amour de la gloire peut souvent à la vérité devenir un aiguillon propre à nous déterminer à des actions bienfaisantes, quand même il leur ravirait quelque chose de leur dignité morale; on verra par la suite les avantages qu'on peut tirer de l'usage raisoné de ce penchant. Mais il ne faut pas le laisser dégénérer en ambition, si on veut en faire la base de la bienfaisance; ainsi que je l'ai constaté dans la seconde section; on fera à l'abri de cette crainte tant que l'on ne se bornera pas à faire mouvoir ce seul ressort pour exciter les enfans à faire du bien. L'approbation & le blâme des hommes raisonnables & vertueux doit être pour eux de la dernière importance, en ce que l'une autorise leurs bonnes actions & que l'autre désapprouve les mauvaises; cependant ils ne doivent jamais faire le bien dans la seule vue de s'attirer des louanges; il leur est permis toutes fois de trouver du plaisir dans l'approbation des ames nobles lorsqu'ils auront fait de bonnes actions.

Il est des motifs plus puissans que ceux de l'approbation ou du blâme des hommes, & vos enfans seront bienheureux, si vous les accoutumés de bonne heure non seulement à les rechercher, mais encore à les suivre. La beauté interne de la vertu fortifiée par la religion,

doit de préférence toucher leur ame & lui donner de l'activité. Alors l'amour de la gloire deviendra chés eux un ressort accessoire d'actions nobles, qui ne dégénérera jamais en ambition, & qui enflammera véritablement leur cœur du pur amour de la vertu. Je conseillerais en général dans l'éducation des enfans riches & de naissance, qu'on veillât avec plus de soins sur les passions qui dépendent de l'amour propre, par que l'état d'opulence où ils se trouvent les rend nécessairement plus enclins vers ce penchant. Dans les états où l'honneur & les richesses sont le but principal de tous les efforts, il faut éviter surtout dans les ames vives que la prééminence de famille ou de fortune, n'anéantisse toutes les autres inclinations.

11) *Faites servir adroitement à l'amour du prochain le penchant dominant de l'honneur qu'on trouve fort souvent chés les enfans riches & de distinction.* Commencés par développer leurs idées sur la différence & la solidité du jugement des hommes. Vous les empêcherés par-là de rechercher indistinctement les louanges de tous les hommes, ou l'admiration de la pluralité. Alors vous pourrés facilement leur inspirer le noble sentiment de rechercher l'approbation, & éviter le blâme des personnes rai-

fonables & vertueufes. Mais comment pour-
ront-ils les distinguer d'avec les ignorans &
des hommes vils ? ce fera difficile fans doute
dans certains cas, furtout quand la magnifi-
cence & le rang envélopperont ces derniers ;
rien de plus vrai que l'aiguillon de l'honneur de-
vient fouvent dangereux pour la vertu ; cepen-
dant l'homme raifonnable & vertueux peut fe
faire connaître par tant de traits fi frapans ,
qu'un enfant ne faurait s'y tromper que ra-
rement, le bien & le mal font une impres-
fion fi vive fur l'efprit de la jeunefle, que la
faible raifon même d'un enfant ne fauroit
s'y méprendre. Accoutumés les de bonne heu-
re à ne faire cas des louanges ou du blâme
des hommes , que lorsque leur propre senti-
ment moral approuvera ou blâmera leurs actions.
Ils ne doivent jamais dépendre aveuglément
de l'eftime morale des hommes ; car combien
de fois ceux qui font les plus éclairés & les
plus nobles ne fe trompent-ils pas fur le vrai
mérite des actions humaines ? Combien de fois
auffi n'accordent-ils pas leur approbation ou
leur blâme dans les cas où ils n'ont jugé
que fur l'apparence ? Tandis que le senti-
ment feul forme la valeur morale des actions.
Faites donc en forte que la conviction inté-
rieure d'avoir bien ou mal agi, fe trouve réu-
nie dans vos enfans avec le jugement des au-

tres hommes ; alors ils ressentiront moins vivement la douleur s'ils sont blâmés à tort , ou si on leur refuse les louanges qu'ils auroient mérité.

L'amour de la gloire ainsi cultivé & dirigé, servira de base pour les exciter à des actions bienfaisantes, il fera particulièrement un bon effet lorsqu'il s'agira d'une grande activité & de grands sacrifices , on pourra l'employer pour produire des actions généreuses avec d'autant plus de sûreté & d'avantage, que le jugement des hommes sur le mérite de ces fortes d'actions est rarement partagé ; cependant quelque grand que soit ce mobile , il n'en faut jamais trop attendre ; l'amour de la gloire ne sçaurait de lui-même produire une véritable inclination à faire du bien, il inspire seulement à l'ame du goût pour ces fortes d'actions , qui par une réaction salutaire produiront insensiblement certains sentimens de bienfaisance , parce qu'il n'y a point de cœur assez déstitué du germe de ce divin penchant , qui ne sente la véritable valeur des actions généreuses , quand même ce sentiment ne ferait d'abord que très faible ; je conseillerais principalement alors à l'instituteur de diriger uniquement le sentiment de son élève , (qui aura fait une action bienfaisante par pure ambition,) vers la beauté

& le mérite de cette action , vers ses suites heureuses , en le détournant des louanges des hommes. Je substituerai ensuite à ces louanges l'approbation de quelques âmes nobles , & puis celle de la Divinité qui les surpasse toutes, jusqu'à ce qu'enfin son ambition diminuât & fut changée en sentimens plus nobles. L'ambition ne saurait à mon avis être employée avec moins de danger & avec plus de sûreté , que relativement à ce qui est juste ou injuste ; & surtout lorsque notre but tend plutôt à éloigner les enfans des actions malhonnêtes & basses , qu'à les porter à l'exercice du bien. Dans ce cas l'ambition ne saurait facilement dégénérer en passion, & nous ne serions pas non plus si sujets à être trompés par notre jugement , que nous pourrions l'être relativement à l'exercice du bien. Il faudra cependant prendre garde que l'élève ne fuie pas le mal par la seule crainte de la honte , si non il deviendra inévitablement hypocrite. Par cette même raison l'inclination que nous ressentons pour notre propre avantage , peut nous exciter à des actions bienfaisantes , quand même elle ne produirait ni des sacrifices extraordinaires, ni la véritable bienfaisance. Nous sommes toujours récompensés d'une manière ou d'autre des preuves que nous donnons de notre humanité & de notre amour du prochain ; oui , on

ne faudrait mieux travailler à ses propres intérêts, qu'en servant les autres, & en adoucissant leurs peines. Combien de fois l'avarice ne se nuit-elle pas à elle-même par trop d'avidité pour le gain ! Ces remarques n'échapperont pas facilement à vos enfans, pourvu que vous les accoutumiez à considérer attentivement la vie sociale. Si l'intérêt est leur défaut, excitez les à être bienfaisans & serviables envers autrui par l'espérance des avantages extérieurs & des récompenses. Il vous sera facile de leur procurer souvent des occasions à être payés de retour. Il faut les accoutumer avec le tems à se contenter de récompenses plus nobles, telles que la reconnoissance, qui leur est témoignée par ceux qu'ils ont obligés, le contentement & l'approbation des hommes de bien, jusqu'à ce qu'enfin leur empressement à servir les autres soit devenu plus désintéressé & plus conforme à la bienveillance. Cet effet ne pourrait manquer parce que le sentiment du beau & du louable, qui se trouve dans les actions désintéressées, est un attribut de la nature : & il faut enfin que le sentiment le plus noble triomphe de l'intérêt, si la perfection de l'esprit se réunit à l'exercice du bien. C'est ainsi que la branche de la bienveillance se laisse enter sur le tronc de l'intérêt & de l'ambition ; mais comme dans le monde

physique de telles perfections exigent beaucoup de soin, d'habileté & de culture, elles n'en exigent pas moins dans le monde moral.

12) *Prenés gardes, que de certains penchans, qui au fond ne sont nullement blâmables, ou d'autres vraiment nobles, ne deviennent par une direction outrée ou fausse, un obstacle à la bienveillance générale.* J'entends particulièrement l'amour de la patrie, l'amour filial, l'amour de famille, l'amitié, l'attachement pour des personnes de notre religion. Il est vrai, que tous ces sentimens peuvent par un sage emploi servir à inspirer de l'humanité, puisqu'ils accoutument le cœur à la participation & au bien-être d'autrui; & comme leurs liens sont plus étroitement resserrés, & fortifiés dès la jeunesse par mille autres circonstances extérieures, il faut nécessairement qu'ils agissent avec d'autant plus de force sur l'ame. Il me semble que celui qui s'attache trop intimement à ses amis ou à sa famille, est exposé au danger de priver de son attention & de sa bienveillance les autres hommes, auxquels il n'est pas attaché par des liens aussi étroits. C'est principalement à l'homme de distinction à être sur ses gardes, afin que son cœur ne se resserre pas par de tels attachemens, & qu'il ne s'éloigne pas des devoirs généraux qu'il doit observer. Cependant

il ne faut pas croire que je veuille entièrement refuser ici à celui qui occupe une des premières places de l'état la félicité & la douce consolation qui découle de l'amitié, où que je veuille bannir entièrement de son cœur ce sentiment si naturel que nous éprouvons pour nos parens.

Je souhaiterais même qu'à l'aide du sentiment de l'amitié & de la tendresse, vos enfans formassent dès leur jeunesse leurs cœurs à la sympathie surtout s'ils étaient d'un caractère dur; car tout ce qui donne à l'ame cette disposition bienfaisante, devient une heureuse base d'un amour plus étendu pour son prochain. Ayés donc soin de faire régner dans le cercle étroit de votre famille l'amour, la tolérance, l'empressement à rendre service, la charité & la générosité. Prenés garde d'occasionner la moindre dispute entre eux, soit en les louant, en les blâmant, ou en favorisant l'un plus que l'autre, ce qui causerait de la jalousie & de l'envie. Ces soins les accoutumeront insensiblement à la bienveillance, qui avec les années & les progrès de la raison, cherchera à s'ouvrir une carrière plus vaste & plus noble. D'ailleurs je ne crois pas qu'il soit nécessaire de démontrer que les autres penchans mentionnés ci-dessus, peuvent facilement dégénérer au détriment de l'humanité

en général. L'esprit hautain national de l'Anglais, la haine barbare des Chrétiens contre les Juifs, les persécutions peu naturelles de diverses sectes de la religion Chrétienne, qui cependant ont pris naissance dans le sein de la religion la plus humaine, peuvent justifier mes craintes. Le lien de l'humanité, ce lien si doux & si sacré peut facilement être rompu par les préjugés & par le fanatisme ; combien de fois la Divinité, qui est l'amour même, n'a-t-elle pas servi de prétexte aux persécutions les plus barbares. Le fanatisme se montre sous mille formes bizarres sur la terre, & jamais ses pas n'ont été suivis de bénédictions ni de prospérités ; son souffle infecté se répand aussi sur de grands esprits, & j'ai toujours regardé comme une anecdote très-instructive celle du célèbre Pascal, qui pour aimer Dieu plus fortement, a traité ses plus proches amis & parens avec froideur & dureté. Tout cela dépend sans doute d'une connaissance plus ou moins profonde de la religion, dont je parlerai plus amplement dans la suite de ce traité.

13) *Ne leur montrés jamais l'homme du mauvais côté, autant qu'il sera possible & que vous le jugerés à propos, ou si vous le faites que ce soit avec reserve & modération. Cherchés plutôt à gagner leurs cœurs en faveur des hommes dégénérés,*

généres, vous n'aurez pas à craindre de les plonger par-là dans une dangereuse illusion. L'humanité a partout un certain côté aimable & vrai. Si vous voulés cependant leur faire connaître de bonne heure ses défauts & ses vices, montrés les leur, selon que le conseille un célèbre instituteur allemand, dans les peintures des animaux, qui se trouvent dans les fables instructives d'Esopé. Apprenés leur surtout à être circonspects & modestes dans la critique des fautes & des vices d'autrui, & surtout dans le cas, où ils en auraient été offensés. Quiconque s'accoutume à juger avec légèreté & dureté les actions de ses confrères, ne saurait les aimer, & il ne saurait même les voir que sous une forme noire & rebutante. Montrés leur à cet effet de bonne heure & souvent, combien nos jugemens sur les sentimens & les motifs des actions des autres hommes sont généralement bornés, & combien de fois nous encourons le danger de leur faire tort, en appréciant leur caractère trop légèrement d'après certaines actions.

Cela ne doit pas les empêcher de contempler attentivement les caractères étrangers, d'acquérir une connaissance exacte & utile du monde & de pénétrer judicieusement les sentimens d'autrui. Oui, plus leur raison mûrira, plus leur bienveillance se fortifiera & plus il sera

nécessaire de leur faire connaître le véritable caractère des hommes, afin qu'ils ne commencent pas par les aimer avec un enthousiasme outré en se laissant aller à une confiance aveugle, & qu'ensuite tirés de l'erreur par quelques expériences, ils ne deviennent méfians & durs avec tous leurs semblables sans distinction. PLATON a déjà observé avec beaucoup de sagesse, que la misanthropie provenait naturellement d'une confiance trop grande & trop précipitée de la part des hommes, de même qu'une trop grande confiance dans certains syllogismes, qui après un examen rigide ne sont pas à toute épreuve, engendrent communément une espèce de haine contre le jugement. L'homme, qui se trouve élevé à de hauts emplois, a donc besoin d'une connaissance particulière & exacte du monde & des hommes, afin que la bienveillance ne l'entraîne pas à des démarches dangereuses, ou ne le rende lui-même malheureux. Il n'en restera pas moins l'ami des hommes, pourvu qu'il soit accoutumé à les juger avec équité, & que d'ailleurs une bienveillance épurée remplisse son cœur. Son amour du prochain ne saurait devenir ni bien efficace, ni bien utile à ses semblables, s'il n'a une parfaite connaissance de leurs situations, qui l'éclaire & lui serve de guide dans la recherche des moyens de les secourir le plus utilement.

14) Cherchès à imprimer le plus que vous pourrez dans le cœur de vos enfans le penchant sublime vers la perfection, le sentiment pur de ce qui est honnête, louable, bon & noble. La nature humaine a effectivement une très-forte disposition pour ce penchant; le beau, le bon & le parfait lui est très-agréable en soi-même, à moins qu'une mauvaise éducation n'étouffe ce noble germe. Accoutumés vos enfans dès leur jeunesse à un amour désintéressé du bien, alors ils n'auront besoin & n'attendront des récompenses & des louanges de la part des autres hommes. Dirigés toujours leur esprit vers la beauté & la valeur interne de la vertu, & montrés la leur partout comme une source indispensable de la satisfaction & de la félicité humaines. Il n'est pas convenable d'exciter toujours les enfans par la force, par la louange & par d'autres ressorts à l'accomplissement de leurs devoirs, à l'application, à l'amour de l'ordre, à la modération, à la propreté. Ils s'accoutument par-là à ne pas pénétrer le vrai mérite de la vertu & à en méconnaître les suites naturelles; ils ne la regarderont alors que comme un sacrifice, qu'ils sont obligés de faire au bon plaisir de leurs parens ou de leurs instituteurs; & ils ne deviendront jamais les amis constans & invariables de ces derniers. Evités surtout cela par rapport aux bonnes habitudes.

des qu'ils auroient contractées qui ne peuvent qu'être reversibles sur leur propre bien-être , car celui qui veut être récompensé de sa propreté & de sa frugalité , ne saurait être porté à une bienveillance désintéressée. Je ne fais si j'ai bien observé , que c'est un défaut ordinaire dans l'éducation des enfans de distinction de les récompenser de tout , même du moindre bien qu'ils ont fait. Il est donc vraisemblable , que les enfans de moindre extraction ne sont plus désintéressés & de meilleure volonté que les riches & ceux de naissance , que parce qu'ils ont plus de modestie & qu'ils ont adopté de meilleures habitudes. Ces derniers ne devraient-ils pas être aussi susceptibles de ces qualités essentielles , qui devraient former en eux la base de l'humanité ? Commencés donc de bonne heure à leur faire trouver du plaisir dans la perfection des choses & des hommes. Suivés toujours avec eux les mêmes principes & n'agissés ou ne jugés jamais par caprice de ce qui est beau , bon & parfait. D'abord ils ne sauraient apprécier & estimer que les perfections sensuelles , telles que les facultés utiles & agréables , les arts & les mœurs. Aussi la beauté de la musique , & particulièrement celle de la peinture , leur fera bientôt agréable , surtout s'ils sont instruits de bonne heure dans ces arts ; viennent ensuite la perfection de

l'homme moral, l'étendue des connaissances, la culture des talens, la grandeur & l'élévation des sentimens, qui est le dernier période & le comble des facultés humaines. C'est dans cet ordre naturel, que l'ame peut être développée par gradation, & être accoutumée à trouver du plaisir à ce qui est bon & parfait.

15) *Plus l'esprit de vos enfans mûrira, plus il faudra fixer leur attention & éclairer leur raison sur la vraie noblesse & sur le vrai mérite de l'homme, qui augmente à mesure que ses inclinations & ses actions sont dirigées vers le bien-être de ses semblables.* Il n'y a aucun mérite à prendre soin de ses propres besoins, à contenter les penchans sensuels, son ambition, sa vanité. Nous y sommes naturellement portés, & il n'y a que la pratique des vertus, qui nous coutent des efforts, dignes d'être honorés du nom de mérite. Il est des vertus, qui tendent immédiatement à notre propre bien-être, & qui sont en effet très-louables, en ce qu'elles exigent beaucoup de peines & de fermeté; mais on ne les honore cependant pas de pareil titre, puisqu'il n'y a que les efforts, qui aboutissent au bonheur d'autrui, ou au bien public, qui puissent de préférence aspirer à ce titre glorieux. Voilà donc la carrière assignée au Ministre & à quiconque

occupe de grands emplois ; il ne négligera point son bonheur personnel, mais ses soins ni ses efforts n'y seront jamais dirigés de préférence. Il n'aspirera à d'autres louanges, qu'à celle de se mériter le titre glorieux de bienfaiteur de l'humanité, de sa patrie, de ses sujets, de sa province, de sa ville. Il cherchera plutôt à rendre la société heureuse à ses dépens, qu'à le devenir aux siens. Sa bienveillance pour l'humanité ne se bornera pas à ne soutenir que quelques individus, mais son esprit éclairé & son cœur généreux s'étendront encore sur les besoins & le bien de toute la société. C'est-là ce qui fait le plus beau triomphe de la nature humaine, triomphe, auquel vos enfans sont destinés de préférence. Ces attributs de la nature humaine ne sauroient être regardés comme chimériques, puisqu'elle est vraiment susceptible d'une bienveillance désintéressée, & quoiqu'il y ait une infinité de gradations, il n'y a pas moins eu dans tous les âges & parmi tous les peuples des âmes sublimes, dont l'inclination dominante fut de faire peu pour elles-mêmes & beaucoup pour la société. Je n'exige pas, que le cœur humain soit poussé à ce que l'on appelle mérite par la bienveillance la plus pure. L'amour raisonnable de la gloire peut bien y participer pourvu qu'il ne soit pas le ressort principal du

patriotisme. Voilà ce me semble quelques principes sûrs, d'après les quels il faut apprécier & juger du vrai titre du mérite. Vous pourrés aussi sans beaucoup de peine les faire comprendre à vos enfans; & sans en faire un long détail le sentiment seul leur fera porter un jugement sain sur le mérite des actions, qui tendent au bonheur de leurs semblables. Les hommes ne s'élèvent que par degrés à la perfection, & voilà en quoi consiste proprement le grand talent de l'instituteur, de connaître la véritable chaîne de ces degrés, pour ne pas porter obstacle à la marche de la nature. Dans les années de l'enfance l'amour du prochain ne leur fera sans doute que purement mécanique, mais cependant il n'en est pas moins un fondement noble, par lequel la raison sera portée à un degré plus éminent de bienveillance. Faites leur souvent rechercher l'innocent plaisir, que procure l'exercice des œuvres de charité, ne ferait-ce qu'à l'imitation des hommes faits. Fournissés leur souvent des occasions de faire du bien & de secourir les pauvres ou les malheureux, en les faisant commencer par ceux de votre maison, puis par vos voisins & leurs concitoyens, jusqu'à ce qu'enfin leur bienveillance s'étende en raison de leur expérience.

Soyés bien persuadés, que cet exercice leur inspirera un goût inépuissable pour des actions

bienfaitantes. Ils apprendront alors à apprécier le mérite des inclinations sociales, des services désintéressés, du généreux renoncement à soi-même tendant au bien de la société; & surtout s'ils reçoivent des services réciproques de leurs semblables. Ils sentiront vivement combien ces fortes de vertus embellissent & rendent heureuse la vie humaine, & combien elle serait déstituée de plaisirs, si nous n'agissions que d'après les règles de la justice.

Il est encore un moyen propre à inspirer aux enfans des sentimens humains, c'est de leur faire souvent comparer la nature de l'homme & sa perfection avec celle des animaux. Cette comparaison leur fera comprendre, qu'il n'y a que la raison & la bienveillance, qui soient les véritables prérogatives de la nature humaine. Les bêtes nous surpassent en forces corporelles & en adresse, il y a dans la structure de leur corps, dans leurs instincts, dans leurs sens, autant de merveilles & même de plus grandes que dans les nôtres. Ils ont quelque chose d'analogue avec notre raison; on trouve même chés eux une espèce de reconnaissance & de générosité. Mais ils ne sont point susceptibles de ce que l'on appelle proprement bienveillance, du moins pas de celle qui se trouve dans la société. J'ai souvent

réussi à inspirer des sentimens généreux & humains à des enfans durs, violens & emportés, en les rendant attentifs à la noblesse de la nature humaine, ou en les rendant du moins honteux par la comparaison de leurs personnes avec celle des animaux. Il est très-naturel à l'homme de vouloir surpasser cette classe de créatures, qu'il voit privées de raison & de la faculté de parler. Mais il faut choisir pour ce but le point de vue convenable & la véritable espèce de représentation, afin d'exciter en eux des sentimens dignes de leur nature; ce qui est un motif de plus pour entretenir les enfans de l'histoire naturelle. Ils sont déjà susceptibles dès leur enfance de contemplations propres à faire naître en eux les sentimens de modestie, de reconnaissance, de compassion, de générosité & de bienveillance, & surtout dans l'âge d'adolescence, au lequel les maximes de cette section sont préféralement destinées.

C'est dans cette belle période de la vie humaine, où toutes nos facultés, & la raison même la plus noble se développent avec force, que le jeune homme est parvenu à ce degré de maturité, qui doit donner à son esprit & à son cœur cette forte d'étendue, qui est la base de la bienveillance la plus pure, c'est dans

cette période qu'il doit apprendre à connaître les grands rapports, dans lesquels l'homme se trouve avec ses semblables, surtout si sa vocation un jour l'y engage plus étroitement, & à augmenter les lumières qu'il a de la destination de l'homme & de son vrai mérite, qui ne consiste que dans une bienveillance active & dirigée par la sagesse. C'est alors qu'il comprendra, que les efforts de l'homme, au moyen desquels il se procure immédiatement son propre bien-être, ne sont point encore une œuvre méritoire, supposé qu'il demandât des efforts vertueux, & qu'il reconnaîtra que les sentimens & les actions par lesquelles nous contribuons au bien-être de nos semblables, souvent par le sacrifice du nôtre & toujours avec un effort louable, sont pour nous des actions de mérite. Si ces idées se représentent souvent à la raison plus mûre, elles engendreront insensiblement dans le fonds de son ame certains sentimens nobles & grands, & développeront ces fortes de penchans, qui le rendront de plus en plus capable d'une bienveillance épurée. Plus il approchera de l'âge viril, plus alors cette dignité morale le portera à des efforts pour y parvenir, puisqu'elle est le but le plus sublime de la nature humaine. J'avoue que cette dignité morale ne saurait se développer dans une ame à l'âge dont nous venons

de parler, si elle n'est point excitée à l'humanité d'après les principes mentionnés ci-dessus. Mais pourquoi ne représenterais-je pas ici comme un bel ensemble cet agréable but, auquel conduit incontestablement une éducation sage & suivie? pourquoi ne pas montrer de loin à l'instituteur le noble fruit, qu'il a à espérer du juste emploi, qu'il fera de la nature humaine, comme la douce récompense de ses travaux?

16) *Elevés fréquemment & de bonne heure l'esprit de vos enfans à la contemplation de la Divinité, de ses qualités & de ses vues.* Le bien général a été le but de la sagesse & de la bonté de Dieu. Nous ne devenons plus agréables, plus semblables à lui, qu'autant que nous cherchons à faire du bien à nos semblables. Plus la carrière, dans laquelle nous nous trouvons est étendue, plus le rang que nous occupons dans la société humaine est élevé; plus nous avons d'occasions de faire du bien, & plus nous y sommes obligés. Les sentimens de religion, dont j'ai déjà exposé les sources dans la première section, sont très-naturels au cœur humain; ils sont en même tems les plus sublimes dont il est susceptible, tant par rapport à leur objet, que par rapport à leurs suites. L'enfant est bientôt capable de comprendre qu'il doit son existence à une Divinité toute pleine d'amour, qu'il éprouve journellement & à toute heure de sa bonté mille bénédictions,

& que des millions d'êtres reçoivent avec lui leur vie & leur bien-être de cette première source. Quoi donc de plus naturel, que cette idée remplisse son cœur de reconnaissance & d'amour envers la Divinité, & anime son âme d'un saint désir de parvenir dans ce monde à ses vues & de se rapprocher de son essence par l'amour du bien ? Cet enfant concevra bientôt, que le bien de la société est le but le plus sublime de la Divinité, qu'elle nous créa tous pour nous secourir mutuellement, & que l'homme ne doit pas chercher son bonheur suprême dans la jouissance des plaisirs, qui dépendent de l'amour propre. Le créateur a fortement imprimé en nous les penchans sociaux & bienveillans ; il a attaché à leur perfection la sensation la plus pure & la plus sublime. Notre nature ne développerait guères d'elle-même les dispositions, qu'elle a pour l'esprit & pour le sentiment moral, si la société ne lui en offrait mille moyens & mille occasions.

Nous ne remplirions donc que très-imparfaitement notre destination, si nous ne nous soutenions pas réciproquement par des services désintéressés. Le plan & le but général du Créateur se trouverait sans cela anéanti ; Dieu est le Dieu de l'ordre & de la perfection, toute sa création l'annonce comme tel, & même ses désordres apparens aboutissent à la fin à un bien général. C'est pourquoi portés de

bonne heure vos enfans à la comtemplation de la nature & des vues de la Divinité relativement à cette nature, ils les trouveront partout sublimes & bienfaisantes. Faites leur aussi pénétrer le choix sage des moyens, dont Dieu se sert pour parvenir à ses fins, ainsi que l'ordre éternel de ces dernières, afin qu'ils apprennent, comme lui, à réunir la sagesse à la bonté, & à ne pas faire plus de mal, que de bien, par une bienveillance mal entendue. Ces contemplations, accompagnées d'exercices réels de vertus, ne pourront que les animer d'un penchant vif pour l'ordre & la perfection? Apprenés leur surtout à sentir le bonheur & l'obligation où ils sont de faire le bien de leurs frères, puisque la Providence leur en a fourni les moyens, & notamment au riche par la possession des biens temporels; à l'homme placé dans de hauts emplois, par l'activité étendue, par la considération & par l'influence attachées à sa dignité. Relevés enfin en eux tous ces sentimens par la pensée de l'immortalité de l'ame & d'une récompense future. Il n'y a que le vrai mérite, les vertus de l'esprit & du cœur, qui accompagnent l'homme au-delà du tombeau; & c'est dans ces vertus, que consistera la source la plus essentielle de la béatitude; les biens terrestres disparaissent à la moindre réflexion sur l'éternité: il n'y a que l'usage

modéré de ces biens qui puisse nous faire participer aux trésors célestes. Ce ne sont point les seules prérogatives de l'esprit & encore moins les plaisirs des sens qui peuvent rendre notre esprit digne d'entrer dans le ciel. Il n'y aura que l'ami des hommes, qui jouira des fruits de l'immortalité; si Dieu est tout amour & toute sagesse, il faut nécessairement que la récompense de la pure, constante & invariable humanité soit un jour infiniment grande. C'est par cette contemplation & par plusieurs autres semblables, même opposées, qu'il faut chercher à animer le cœur de vos enfans aussi souvent que des occasions convenables se présenteront, pour témoigner leur bienveillance & leur humanité. La religion est très-propre à inspirer au cœur humain ces sentimens, quand elle éclaire de bonne heure l'esprit des enfans & qu'elle fait naître en eux de véritables sentimens d'amour, de reconnaissance & d'obéissance envers Dieu. Il ne faut pas faire consister ses principes en certains mots mésintelligibles & vuides de sens qu'on cherche tout au plus à graver dans la mémoire des enfans; une telle instruction ne saurait porter un jeune cœur à aimer le Créateur & à le respecter, cette énergie se trouve particulièrement dans la religion Chrétienne & dans l'histoire de son divin fondateur, le plus sublime & le meilleur de tous

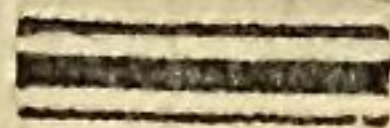
les amis des hommes. Où est l'homme insensible au grand exemple des vertus de Jésus-Christ? oui ce modele aimable doit exciter dans le cœur même des enfans l'admiration & l'envie de l'imiter, & bien plus encore dans les âges d'adolescence & de virilité; puisque nous sommes alors principalement susceptibles des sentimens & des inclinations, qui caractérisent si fort la vie du Sauveur. La doctrine de Jésus-Christ tend tout-à-fait à nous inspirer l'amour du prochain; elle prêche partout l'amour, la bienveillance, & la générosité, même envers nos ennemis; son esprit dominant est l'amour de Dieu & des hommes. Faites donc connaître de bonne heure à vos enfans & la doctrine & la vie de Jésus d'une manière convenable. Tout ce qui s'y trouve avoir influence sur la formation du cœur leur paraîtra intelligible. Combien de belles & instructives paraboles, telles que celle du bienfaisant Samaritain; combien de préceptes énergiques, combien d'actions généreuses ne nous offre-t-elle pas? Inspirés leur surtout des sentimens tolérans envers les membres des autres religions, qui au fond adoptent pourtant la partie essentielle de la doctrine de Jésus-Christ. La source la plus nuisible à l'amour du prochain est celle, qui provient des divisions de religion. Par là nous nous croyons non seu-

lement être en droit, mais encore obligés de haïr ceux, qui pensent autrement que nous, nous nous imaginons de défendre la cause de Dieu, tandis que nous ne défendons que celle de nos préjugés. Si nous regardons comme un bienfait de communiquer nos principes de religion à nos frères, il faut au moins le faire d'une manière convenable à la nature de la chose, c'est-à-dire en persuadant l'esprit & en gagnant le cœur. Si vous inspirez cet esprit de tolérance à vos enfans, ils aimeront & estimeront dans celui, qui pensera autrement qu'eux, & l'homme & le Chrétien; ils n'auront en horreur que ces fortes de dogmes, nuisibles à la vertu, au repos, & à la félicité humaines, & ils s'efforceront même de ramener à la vérité, par une comparaison pleine d'amour ceux des hommes, qu'ils trouveront imbûs de ces fortes d'erreurs. Accoutumés les aussi à être également humains envers les infidèles & à les aimer, en employant pour cela les raisons & les moyens, qu'offre particulièrement la religion. On ne trouvera pas facilement de plus triste monument dans l'histoire de l'humanité, que celui de la haine & du mépris des Chrétiens contre les Juifs.

Cette nation malheureuse, qui vit presque partout dans de rapports affligeans avec la société civile, mérite un traitement plus humain

&

& plus doux de la part de ses membres. C'est pourquoi ne souffrés jamais, que des personnes légères, ou faibles, ou sans sentiment d'humanité inspirent à vos enfans de l'indifférence ou de la haine contre ce peuple, qui toujours a produit des hommes généreux, & qui à beaucoup d'égards s'est rendu utile à la société. Accoutumés les au contraire à rechercher & à estimer les hommes de mérite & les bonnes qualités des nations, pour lesquelles ils ont pris de l'indifférence. Quelques efficaces que puissent être d'ailleurs les motifs de la religion pour exciter l'amour du prochain, gardés vous néanmoins de vous en servir trop souvent & surtout pour des occasions ordinaires, si non ils perdront de cette force bienfaisante plus que les autres, puisque l'impression de l'invisible, du spirituel & de l'avenir doit produire le principal effet. Mais si le devoir & la bienveillance exigent des sacrifices extraordinaires, si nous avons à combattre les penchans les plus forts de la nature ou de notre tempérament, si nous devons donner des preuves de rigoureux renoncemens à nous-mêmes, sans nous fonder dans nos actions sur une récompense prochaine & temporelle, alors il faudra que la religion serve d'ange tutélaire à notre cœur. En un mot, si vous voulez rendre vos enfans doux & humains, ne leur inspirés pas



des idées trop dures & outrées de la justice divine, & encore moins de la colère & de la vengeance de Dieu; rien n'agit plus fortement sur le caractère de l'homme, que l'idée & le sentiment de la religion. L'histoire de l'humanité nous a encore fourni dans les tems modernes un exemple mémorable de l'influence de la religion sur l'esprit de peuples entiers, en nous apprenant, que les habitans du Pérou, adorant une divinité plus douce & plus bienfaisante, étaient plus humains, que ceux du Mexique, qui honoraient leurs dieux par des sacrifices d'hommes.

O vous, chers parens & instituteurs, que votre exemple avant toutes choses serve d'émulation à la jeunesse pour la porter à la bienveillance & à l'amour du prochain, si non tous les autres moyens seraient inefficaces; votre exemple agit sans cesse insensiblement & irrésistiblement sur eux; ils deviendront ce que vous êtes, humains ou cruels, bienveillans ou n'aimant qu'eux mêmes, généreux ou vindicatifs, compatissans ou indifférens, si vous traitez vos domestiques, vos sujets, ou d'autres gens du commun avec dureté, impérieusement & sans pitié, soit en paroles, ou en actions; si vous êtes avare, intéressé, peu complaisant envers d'autres; si vous les jugés injustement,

méchamment ou avec animosité, si vous ne connaissez pas vous-même d'autre but plus sublime, pas d'autres jouissances plus nobles, que le contentement de vos sens, de votre avarice; n'exigez pas, que vos enfans deviennent bien-faisans & humains. Puisse-t-il vous venir souvent en pensée, qu'ils vous font un don précieux de la Divinité, que leur éducation est un des devoirs les plus essentiels, qui vous soient imposés, & que vous êtes obligés de les former de manière, qu'ils puissent devenir de dignes membres de la société humaine! Puisse votre cœur sentir tout le prix du sentiment inexprimable, qu'il éprouvera en leur entendant proférer le doux nom de père ou de mère! Puisse ce sentiment ennoblir tous les penchans & relever toutes vos vertus, puissiez vous enfin embraser vos âmes par le bienheureux sentiment de voir un jour en vos enfans des hommes actifs & bienveillans, & vous rendre vigilans, forts, & sages pour le bien de leur éducation.

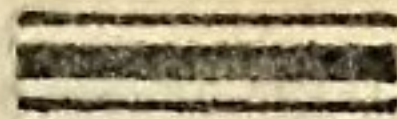
C'est ainsi, suivant moi, que l'homme doit être conduit, si l'amour du prochain & la bienveillance doivent prendre racine dans son cœur; cette maxime devient encore d'autant plus importante, que si d'un côté la naissance,

la destination , & les biens peuvent devenir un obstacle pour parvenir à ces vertus ; de même aussi d'un autre côté , elles peuvent procurer la facilité de les pratiquer avec plus de force & d'étendue. Les bornes que je me suis prescrites dans ce petit essai , ne m'ont pas permis de m'étendre plus amplement sur l'application pratique de mes propositions dans plusieurs cas particuliers , c'est à la sagesse de l'instituteur à décider toutes les fois , quels sont les moyens les plus convenables dans les différens cas qui surviendront. Cependant j'ajouterai encore pour faciliter ce choix quelques remarques , qui pourront le guider dans la pratique.

a) Qu'on observe soigneusement , de quelle source proviennent les obstacles , qui s'opposent à l'humanité dans l'élève ; si c'est faute de sympathie naturelle , ou d'attention aux services de la société , ou d'idées justes du mérite de l'homme & des vues de Dieu ; ou si la bienveillance a été affaiblie par l'excès des commodités & des plaisirs des sens , ou par l'ambition & l'avarice , ou faute de bons exemples.

b) Qu'on choisisse particulièrement les sortes de moyens les plus convenables à l'âge , aux expériences & aux idées de l'enfant. L'adolescent est , conformément à la règle ,

déjà plus susceptible que l'enfant, des idées raisonnables du vrai mérite de l'homme, de la haute dignité de la bienveillance désintéressée, des suites étendues d'actions nobles. Et si même ils étaient tous deux nés & élevés à la campagne, il faudra nécessairement accoutumer leur ame à l'estime de leurs semblables, par des suites d'idées absolument différentes, que s'ils étaient élevés dans de grandes villes. L'enfant riche a souvent besoin d'être traité tout autrement que l'enfant de naissance, & il s'en faut de beaucoup, que la dureté du cœur & le manque de bienveillance proviennent toujours dans les deux cas d'une même source; un enfant p. ex. sera facilement touché par les sentimens de religion, tandis qu'un autre ne saurait l'être que par le tableau de la misère; dans tout ceci il faut que la pratique se conforme au caractère de l'individu. La théorie en aura assez fait, si elle indique les moyens, qui procurent un choix aisé & sûr, & une application convenable au but. J'avois d'abord résolu de régler mes propositions plus exactement sur la suite de l'âge des enfans. Mais je n'aurais pas beaucoup mieux réussi si l'on considère que rien n'est plus indéterminé, ni plus varié, que les rapports de l'âge aux perfections, aux habitudes & aux situations des enfans, en ce que leur cœur est plus ou moins



tard susceptible de telle ou telle sorte d'impressions.

c) Il faut accoutumer par gradation les enfans à une bienveillance toujours plus forte & plus pure, & surtout n'exigés pas tout de suite trop de bonté d'ame d'un enfant gâté ou qui aurait le cœur dur.

C'est un grand art que celui d'être patient avec sagesse dans l'éducation, & de savoir distinguer l'ordre de la gradation de la nature. Dans le monde moral, comme dans le monde physique tout est enchainement; & quoiqu'il y ait des ames, qui fassent des progrès surprenans dans certaines perfections, elles ne sauraient néanmoins être considérées comme des perfections proprement morales, du moins l'on ne saurait attendre de pareils progrès des jeunes gens. Quand une fois l'ame a contracté de mauvaises habitudes, ce n'est qu'après un exercice long & soutenu, qu'il lui est possible d'adopter les bonnes. C'est pourquoi il faut se préparer à tout événement contraire à nos attentes & ne pas se laisser abattre même par les plus rudes. Car à la fin le zèle constant & sage ne manquera pourtant pas de surmonter les plus mauvaises habitudes. D'ailleurs l'instituteur ne doit point oublier, que, puis-

qu'il s'en faut de beaucoup , que toutes les ames aient des dispositions également fortes pour la bienveillance , on ne saurait attendre de chacune des progrès égaux dans cette vertu. Il faut souvent se contenter d'avoir empêché les enfans d'en venir aux voies de fait par manque de charité ; quoique ce ne se soit qu'une médiocre vertu, elle ne laisse pas que d'être le premier degré de la bienveillance. Il est de la dernière importance de forcer au commencement les enfans gâtés à une observation rigoureuse de la droiture , à l'aide de laquelle ces voies de fait tombent insensiblement ; enfin il s'en faut de beaucoup , que tout homme ait besoin du même degré de bienveillance dans sa situation & dans sa vocation. On ne saurait donc non plus exiger de lui des inclinations aussi nobles & aussi pures , que le doivent être celles de l'homme public placé dans de hauts emplois.

d) Il faut d'abord mettre à profit les penchans dépendans de l'amour propre , surtout l'ambition , pour les porter à des actions bienfaisantes & à des renoncemens à soi-même ; dont j'ai rapporté plus haut les raisons les plus essentielles. Il y a des ames , dans lesquelles l'ambition est si dominante , que rien autre chose ne saurait les faire agir ; c'est ce qui est très-naturel dans des familles de distinction. C'est alors que l'instituteur ne doit ni négliger,

ni opprimer ce penchant; car autrement il se fermerait tout accès auprès du cœur de son élève, & diminuerait encore la noblesse de ses sentimens. Cependant qu'il s'efforce de réunir à ce penchant d'autres plus nobles & plus désintéressés, de manière à le rendre insensiblement tout-à-fait inutile pour produire des actions bienfaisantes. Car parmi tous nos penchans il n'y en a aucun, qui demande un traitement plus circonspect & plus sage que celui-ci, si l'on ne veut pas le voir dégénérer au détriment de l'individu & de la société.

e) C'est à l'instituteur à se faire des idées justes sur la nature des inclinations humaines, leur origine, & leurs changemens; car il n'y a aucune partie de l'éducation, où il ne s'agisse tant de produire des sentimens & des inclinations durables, que dans celle, qui regarde l'objet que nous avons traité jusqu'ici. L'amour du prochain, pour être bien fondé, doit provenir du cœur, doit avoir en nous une impulsion uniforme & constante, c'est-à-dire, qu'il doit devenir pour nous une véritable inclination. C'est ici qu'appartiennent les réflexions suivantes.

(a) Il faut accoutumer les enfans dès leur plus tendre enfance à être bienfaisans.

L'on

L'on ne saurait cultiver ni soigner trop tôt ce qui doit passer chés nous en inclination, & surtout en une inclination du premier degré. Cette maxime est d'autant plus importante, que, si la force de l'ame humaine ne la fait pancher vers le bien, elle adoptera inévitablement la mauvaise inclination. Elle est un terrain fertile, mais qui faute de culture ne produit que des ronces.

(b) Ceci fera surtout plus nécessaire & plus important à l'égard des enfans, qui auront moins de dispositions naturelles pour l'humanité, & qui cependant auraient des penchans plus vifs que d'autres. C'est alors que l'éducation ne doit certainement pas être abandonnée au hazard, à moins que l'on ne veuille que des sentimens & des inclinations vicieuses ne s'enracinent en eux.

(c) Pour cet effet il faut réunir toujours de plus en plus les moyens proposés ci-dessus pour exciter l'humanité, & il faut se représenter en général le développement d'une inclination noble & désintéressée, comme une chose tout-à-fait importante



& extrêmement difficile. Car ce n'est qu'en représentant à l'ame le bien sous mille formes différentes & sous des côtés nouveaux & rians, qu'elle acquiert un goût dominant pour le bien.

(d) Un enfant a-t-il déjà adopté des habitudes opposées à l'amour du prochain, l'instituteur ne doit changer d'abord en lui que peu de chose, en marchant toujours par gradation vers son but, & en substituant des inclinations nobles aux mauvaises.

(e) Il faut en cela que l'instituteur s'abstienne absolument des peines arbitraires & encore plus des corporelles, à moins qu'il n'y fut forcé par son élève qui maltraiterait ses semblables, alors il ne faudrait s'en dispenser, puisque tout dépend ici proprement de cela, & qu'il s'agit d'empêcher l'éclat de la dureté du cœur; c'est le seul effet qu'on puisse attendre de ces fortes de peines, elles ne sauraient corriger les inclinations vicieuses, l'instituteur doit alors s'attacher à fortifier l'idée des peines naturelles.

f) Enfin le zèle le plus sage & le plus constant de l'instituteur ne saurait être que de fort peu d'utilité, si les situations domestiques, les liaisons & les exemples mis sous les yeux de son élève ne répondent à ses soins. J'ai déjà parlé plus haut de la grande influence de l'exemple des parens ; c'est ici que se rapporte encore tout ce qui peut dans les situations domestiques & les circonstances empêcher l'humanité de prendre racine ou de se développer, comme p. ex. les rapports envers frères & sœurs, envers ceux qui nous sont alliés, envers les domestiques, une vie somptueuse & voluptueuse, de grandes & fréquentes distractions des sens, un emploi qui de sa nature ne ferait pas susceptible d'actions d'humanité ou plein d'exemples du contraire. Dès que l'instituteur travaille sous l'influence d'une situation aussi peu favorable, il me paraît plus avantageux pour lui, de quitter de bonne heure avec son élève la maison paternelle, & de lui continuer ses efforts bienfaisans dans une Université bien réglée. Je vois bien, que l'enfant y perdra d'un côté nombre de rapports essentiels, qui peuvent avoir la plus grande influence sur sa formation, mais quand ces mêmes rapports contribuent en même tems autant à le gâter & à le rendre dur, peut-on hésiter à ne pas l'en éloigner. D'ail-

leurs l'enfant se trouvant dans une Université bien réglée, où l'on pourra réunir une espèce d'éducation de famille sous la direction d'un bon instituteur, entre d'un autre côté dans tant de nouveaux rapports, qu'il répare par ceux-ci la perte des premiers.



2



Lieberkühn, Philipp Julius

Essai sur les moyens d'exciter & d'entretenir l'amour du prochain dans le
coeur des jeunes gens destinés aux grandes dignités, ou à posséder de
grandes richesses

Strasbourg 1787

Bamberg, Staatsbibliothek -- Bip.Paed.o.7

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11435169-2

VD18 12289639-001